

Édition
2024

Recueil des œuvres

Reçues dans le cadre du concours Art&Risk 2ème édition sur les risques naturels et technologiques en France organisé par l'AFPCNT.

Art & Risk

Livret «Arts littéraires»

Soutenu par



En partenariat avec :



SOMMAIRE

Introduction

« L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible. » Paul Klee

Tout est question de sensibilité et tout est question de regard sur les choses...

Pour développer la culture du risque et favoriser une conscience éclairée et proactive de chacun d'entre nous face aux risques, un concours tel que Art et Risk peut devenir une solution fondée sur la culture efficace et apporter sa pierre à cette ambition d'intérêt général et national.

La première édition du concours avait été un succès. Plusieurs centaines d'artistes amateurs et professionnels aux techniques et talents multiples se sont à nouveau exprimés dans le cadre de cette seconde édition. Cette année, nous avons mis les territoires à l'honneur en créant des prix territoriaux dont deux avec nos partenaires que sont la ville de Paris et la Collectivité de Corse.

Peinture, dessin, sculpture, écriture, musique... pour donner une vision des risques majeurs et des enjeux de prévention en France. Nous espérons que les lecteurs de ce recueil prendront plaisir à découvrir l'ensemble des œuvres candidates ainsi que les lauréates de l'édition 2024 du concours Art&Risk.

Ghislaine Verrhiest-Leblanc
Directrice Générale de
l'Association Française pour la
Prévention des Catastrophes
Naturelles et Technologiques



Qu'est-ce qu'un risque ?	05
La catégorie Arts Littéraires	08
Remerciements	104

Direction de la publication : AFPCNT

Directrice de la publication : Ghislaine Verrhiest-Leblanc

Ont contribué : Laurence Bonhomme et Boris Callot

Conception & Réalisation : Mayane

Mise en musique : Nolwenn Plusquellec

Graphisme : Mélissa Chinon

Date de publication : mars 2025

Les catégories



Les sous-catégories



Qu'est-ce qu'un risque ?

Risque = Aléa + Enjeu

Mais que veulent dire ces mots ?
Voici un petit point de vocabulaire
spécial Art&Risk.

L'aléa : Un événement menaçant.
Cela peut être une inondation, une avalanche,
une explosion, etc.

L'enjeu : Il s'agit des personnes, biens,
et équipements susceptibles de subir des
préjudices.

Le risque : C'est lorsqu'un aléa est susceptible
de se produire sur un territoire où sont présents
des enjeux.

Toutes les images présentes dans le recueil, sont la propriété de leurs auteurs. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.



Risque de vent fort et tempêtes

De fortes rafales de vent peuvent représenter un risque notamment lié au déracinement d'arbres, à la chute de pylônes électriques à l'arrachement de toitures ou encore à l'envol d'objets ou d'infrastructures légères. La totalité du territoire français est soumise au risque de tempête. Partagez votre œuvre sur le risque de tempête.

Risque de canicule

On parle de canicule pour un épisode de températures élevées, de jour comme de nuit, sur une période prolongée. Les milieux urbains peuvent constituer des îlots de chaleurs plus marqués que les zones rurales. Selon l'âge, le corps réagit de façon différente : les risques de déshydratation et d'hyperthermie sont réels, en particulier chez les personnes vulnérables. L'été 2022, a battu de nombreux records de chaleur en France.

Risque de fortes chutes de neige et verglas

En cas de fortes précipitations neigeuses, les réseaux d'électricité et de communication peuvent être affectés, la circulation peut devenir dangereuse et des arbres ou toitures peuvent rompre sous le poids de la neige. La formation de verglas ou de plaques de glace augmente le risque d'accidents.

Risque d'orage

Un orage est un phénomène atmosphérique caractérisé par des éclairs et coups de tonnerre. Il est lié à la présence d'un énorme nuage que l'on nomme cumulonimbus. Les orages sont localisés et souvent accompagnés d'un ensemble de phénomènes violents et soudains pouvant être dangereux : fortes rafales de vent, pluies intenses, grêle, tornade ou trombe marine (tornade en mer).

Risque inondation

On parle d'inondation lorsque l'eau envahit une zone habituellement au sec. Il y a un risque lorsqu'il s'agit d'une zone occupée : habitations, entreprises, réseaux de transports de communication ou d'énergie. En France, le risque inondation est le premier risque naturel par

l'importance des dommages qu'il provoque et le nombre de personnes vivant dans les zones concernées. Une inondation peut survenir par débordement de cours d'eau, submersion marine ou ruissellement (en cas d'accumulation d'eau sur des sols déjà saturés ou imperméabilisés).

Risque d'avalanche

On parle d'avalanche lors du déplacement rapide d'une masse de neige sur une pente. Elles peuvent se produire spontanément ou être provoquées par un agent extérieur (le passage d'un skieur ou d'un animal par exemple) Plusieurs facteurs peuvent augmenter le risque d'avalanche : l'augmentation du poids sur le manteau neigeux, les variations de température, le vent. Une avalanche peut emporter et ensevelir personnes et habitations se trouvant sur son passage.

Risque de submersion marine

La submersion marine est une inondation temporaire du littoral par la mer dans des conditions météorologiques (tempêtes, cyclones, etc.) et/ou de marées défavorables (fort coefficient de marée). Le phénomène de submersion marine peut être accompagné de fort vent et de pluies. L'ensemble du littoral français est menacé par ce risque.

Risque d'érosion côtière

L'érosion du littoral se traduit par le recul du trait de côte (ligne symbolisant la frontière entre terre et mer). Ainsi, la mer grignote peu à peu l'espace terrestre. Cela peut être dû à différents facteurs : la montée de l'océan, la disparition de végétaux qui stabilise le sable, la diminution des apports de sédiments par les cours d'eau.

L'ensemble du littoral français peut être exposé à ce risque.

Risque de cyclone / ouragan

Les cyclones sont des phénomènes météorologiques qui se forment dans des conditions très particulières, que l'on rencontre principalement au niveau des tropiques. Les départements, régions et collectivités d'outre-mer français sont concernés, en particulier la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, La Réunion et Mayotte.

Risque de mouvement de terrain

On parle de mouvement de terrain lors du déplacement plus ou moins brutal du sol. Ce risque peut être lié à différents phénomènes : glissements de terrain, éboulements, effondrements, coulées de boue, retrait gonflement d'argile, etc. Certains de ces phénomènes peuvent se produire de manière brutale et soudaine et représenter un réel danger sur la vie humaine. D'autres se produisent de manière progressive, ils ont pour principal effet l'endommagement des bâtiments.

Risque sismique

Un séisme correspond à une libération brutale d'énergie lors de la rupture soudaine d'une faille de la croûte terrestre. Cette énergie occasionne un tremblement du sol qui se transmet aux bâtiments. On caractérise les séismes par leur magnitude et leur intensité. Des séismes se produisent régulièrement en France, tant sur le territoire métropolitain que dans les départements d'outre-mer.

Risque feu de forêt

Un feu de forêt est un incendie non maîtrisé qui se propage sur une étendue boisée. Ils peuvent être d'origine naturelle ou humaine. La propagation de l'incendie est déterminée par la nature de la végétation, la météo (vent, chaleur) et le relief. Les feux de forêt se produisent principalement en période de fortes chaleurs et sécheresse. L'été 2022, a été durement marqué par de nombreux incendies en France métropolitaine.

Risque volcanique

Une éruption volcanique se produit lorsque de la lave et des gaz sont libérés par un volcan. Elle peut être de différents types : projection de cendre ou de gaz, explosion de gaz et roches, coulée de lave... En France, le risque volcanique est lié aux volcans de la Soufrière en Guadeloupe, de la Montagne Pelée en Martinique et du Piton de la Fournaise à La Réunion.



Risque rupture de barrage

Les barrages sont des ouvrages construits sur les rivières ou fleuves pour retenir l'eau. Ils ont plusieurs fonctions : contrôle des crues, industrie, production d'hydroélectricité, etc. Il existe un risque de rupture de barrage (comment cela se traduit-il ?) Même si ce type de risque est très rare, il tend à causer d'importants dégâts.

Risque lié au transport de matières dangereuses et le risque industriel

Le transport de marchandises dangereuses peut s'effectuer par voie routière, ferrée, maritime, fluviale ou aérienne. Les matières en question peuvent être de différents types : produits chimiques, carburants, peintures, acides par exemple. Un accident dans leur transport ou leur stockage peut avoir de lourdes conséquences : explosion, incendie, pollution, etc.

Risque minier

Le risque minier est lié à l'effondrement ou l'affaissement de cavités souterraines creusées par les humains pour extraire des matériaux (or, charbon, sel, uranium...). De nombreuses concessions minières ont été octroyées au cours des siècles. Il existe ainsi de nombreuses cavités souterraines artificielles plus ou moins profondes présentant des risques d'effondrement.

Risque nucléaire

Le risque nucléaire est un événement accidentel avec des risques d'irradiation ou de contamination pour le personnel des structures nucléaires, les populations avoisinantes, les biens et l'environnement. Le risque nucléaire est principalement lié à la fusion du cœur du réacteur d'une centrale nucléaire.



Les œuvres gagnantes

 Corine TARDIEU - « Le cri de l'aigle »

Le cri de l'aigle

Quel était ce signal oppressant troublant le calme de cette après-midi d'été ?
Les humains, comme d'innombrables fourmis quittaient la vallée.
Vu du ciel, leur étrange ballet donnait le tournis à l'aigle royal.
Les sirènes ont retenti, les Hommes sont partis.
La vallée est rendue au silence.
L'aigle tourne, majesté imprenable, maître en son royaume.
Le calme est revenu.
Quelle est belle la vallée, caressée par les derniers rayons du soleil.
Le bruit des humains enfuis a laissé place à la mélodie de la nature : marmottes et passereaux donnent un concert inédit.
Et, puis, soudain, un craquement, terrible, comme venu des entrailles de la Terre.
L'aigle reprend de l'altitude, désorienté par ce bruit inconnu.
Son cri déchirant semble, alors, percer le ciel.
La vague...
Le barrage a cédé.
Le silence terrible qui s'en suit, pesant, assourdissant témoigne de la violence des flots déferlants.
Les ultimes habitants de la vallée se sont tus, âmes animales d'un monde à jamais englouti.



Le prix



Le prix

La bête.

Et soudain, le Paradis devient un Enfer,
La Nature envoûtante se transforme... terre hostile,
Les vents violents et l'eau balayent la terre des Pères.
L'ouragan bouleverse l'équilibre de notre île.

Mais le calme revient, avec lui, nos espoirs,
Nos rues sont nettoyées, il nous faut reconstruire.
Nous soignons nos blessures, mais gardons en mémoire
Ce jour sombre où la bête est venue nous détruire.

Valérie Vial, 12 juillet 2024

 Valérie VIAL - « La bête »

Arts
littéraires

Les œuvres gagnantes

Prix
spéciaux

Le prix
risque naturel

Un monde déchaîné

Des milliers de flocons de cendre se posent sur moi
Et je ne sais pas si je dois m'abandonner à l'effroi
Les flammes recouvrent les arbres d'un manteau épais
Et ma vision se retrouve de rouge sang teintée
J'aimerais fuir, mais par où partir ?
Car de l'autre côté, la mer semble prête à m'engloutir
Les vagues s'élèvent et se déchaînent contre la baie
Un mur d'eau m'empêche encore d'avancer
Le contraste entre les flammes et l'océan m'hypnotise
Et j'en oublie presque de me sauver en toute franchise
Je m'affaire à courir mais le vent m'arrête
Les nuages noirs dansant au-dessus de ma tête
Les lumières incandescentes m'aveuglent délibérément
Se mêlant à l'eau et au feu déjà présents
Lorsque je pense pouvoir enfin respirer
C'est au tour de la terre de se mettre à jouer
Elle tremble et des fissures apparaissent
Et des gouffres en dessous de moi naissent
C'est aussi magnifique qu'apeurant
Ce que la vie offre et reprend
Alors je lâche prise et tombe à genoux
La tête levée, prête à accepter le courroux
La tête levée, prête à accepter le courroux
Car je sais que le tableau que je dépeins
N'est rien d'autre qu'un châtement divin
Qu'à trop jouer avec la nature
Je fais face aux conséquences de notre luxure
Que les éléments de tous les jours
Peuvent parfois nous jouer des tours
Que personne n'est vraiment protégé
Même d'une catastrophe naturelle non méritée.

TSUNAMI

Un jour crépusculaire déchire l'horizon
Indra le roi des Dieux a toute sa raison
L'océan déchaîné a bousculé les rites
Ses flots n'ont rien à voir avec de l'eau bénite.

Une vague se forme lentement, la houle
Ondule et gronde comme ferait une foule
Puis grossit à vue d'œil telle une femme enceinte
Accouche d'un Titan dans cette demi-teinte.

Le monstre a envahi la plage, la pinède
Inonde l'île entière, noie les nids et les grèbes
Défenestre les maisons, monte dans les étages
Déniche les enfants rescapés du naufrage.

Il ne reste que des femmes et des hommes éplorés.
Le jour se lève enfin sur l'îlot dévasté
Des motos, des voitures semblent avoir poussé
Comme des fruits sauvages sur les arbres décharnés.

Dans cet amas immonde, ce flot de détritus
Un bébé vagit seul mais passe inaperçu.
Brahma, as-tu perdu la tête ? Et toi Vishnu
N'es-tu pas perturbé par ce printemps de fou ?

Shiva avec quel monstre hideux as-tu pactisé ?
Que Kali intervienne et vienne nous sauver
Montre-nous ta clémence impitoyable Dieu
Redonne-nous enfin un ciel radieux.

 Claude DUSSERT - « TSUNAMI »

 Jeanne SASSIER - « Un monde déchaîné »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

DÉFIS ENVIRONNEMENTAUX

En s'établissant souverain suprême sur terre, fort exigeant,
L'homme a choisi le gain, le confort, l'abondance,
Produisant, consommant, gaspillant, polluant,
Dévastant les ressources, sans réaliser sa nuisance.
Les activités humaines outrancières
Ont produit des émissions de gaz à effet de serre
Induisant un réchauffement climatique délétère,
Modifiant la température des océans et de l'atmosphère.
Ce réchauffement engendre aujourd'hui de plus en plus de souffrances,
Avec des sécheresses, des canicules, des incendies,
Des tempêtes, des orages, des précipitations intenses,
Des inondations, des cyclones, des glissements de terrain ou des maladies.
Face à leur menace grandissante et leur fréquence,
L'homme doit réagir rapidement et concrètement,
Sinon la fonte des glaciers et la dilatation des océans intenses
Créeront une montée des eaux submergeant des villes irréversiblement,
Sinon la qualité de l'air se détériorera à une vitesse folle,
Amenant des maladies respiratoires ou cardio-vasculaires et des cancers,
Sinon la sécheresse diminuera les rendements agricoles
Et augmentera le prix des denrées alimentaires,
Sinon des populations seront réduites à des famines meurtrières,
Contraintes de se déplacer ou d'affronter des guerres décisives,
Sinon la chaleur animera des canicules et des drames incendiaires,
Supprimant les forêts qui n'auront pas subi la déforestation massive,
Sinon, la terre verra disparaître ses écosystèmes précieux,
Les océans s'acidifieront et perdront leur biodiversité.
Il est grand temps de relever le défi en tout lieu,
Pour l'avenir de la planète et de l'humanité.
Alors, pour réduire notre empreinte carbone déplorable
Et éviter de détruire totalement la couche d'ozone,
Cessons toutes ces déforestations abominables
Et devenons éco-responsables, déjà sur l'hexagone...
Optons pour une belle approche du développement durable,
Soyons respectueux de l'environnement, ambitieux et créatifs.
Prenons toutes les mesures envisageables et visons le renouvelable
Pour éviter, à plus long terme, un pur suicide collectif.

La volonté des gouvernants et des entreprises doit s'allier aux démarches individuelles.
Chaque geste citoyen peut porter ses fruits même s'il semble banal :
Ne gaspillons plus le papier pour les publicités inutiles habituelles,
Privilégions les circuits courts et consommons « local »,
Ne jetons plus les déchets organiques, songeons au compostage,
Remplaçons les sacs en plastique par des cabas réutilisables,
Acheteons mieux emballé et luttons contre les suremballages,
Evitons les bouteilles en plastique et buvons l'eau du robinet très fiable,
Trions consciencieusement les déchets ménagers,
Recyclons les vêtements et textiles usagés,
Pensons à donner ou réparer plutôt que de jeter,
Rendons-nous dans nos déchetteries pour valoriser,
Privilégions les écorecharges et les contenants réutilisables,
Les ampoules basse consommation, les piles rechargeables,
Les produits d'entretien biologiques remarquables,
Les transports en commun ou les mobilités douces très appréciables,
Evitons le gaspillage alimentaire systématique,
Réduisons nos impressions au strict nécessaire,
Limitons la consommation de viande anarchique,
Offrons des cadeaux immatériels pour satisfaire,
Baissons autant que possible notre chauffage,
Mettons nos machines en route bien pleines,
Préservons nos arbres, évitons les regrettables abattages,
Portons des vêtements en coton ou en laine,
Freinons la pollution numérique,
Eteignons les éclairages non indispensables
Ainsi que nos appareils électroniques,
Choisissons des équipements peu gourmands en électricité et durables,
Ne boostons pas la société de consommation,
Roulons à l'électrique ou au biogaz vert, Changeons d'innombrables conceptions, Modifions nos
habitudes et protégeons tout l'univers, La nuit, l'hiver, fermons les volets et les rideaux, L'été,
pour maintenir la fraîcheur, préférons le ventilateur au climatiseur, Prenons des douches tièdes
plutôt que des bains chauds, Ne laissons pas ouverts trop longtemps nos réfrigérateurs et nos
congélateurs, Bannissons l'utilisation des énergies fossiles classiques, Evitons l'utilisation d'en-
grais azotés chimiques, Isolons nos passoires énergétiques, Ne laissons personne dans l'impuni-
té civique... Prévenons ainsi l'exacerbation de notre impact environnemental, Respectons notre
planète et son avenir, Avec la raison comme axe focal, En songeant aux générations de demain
et leur devenir...

 Valérie MICHEL - « Défis environnementaux »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

LE CŒUR DANS L'EAU

J'oublie tout le temps qu'on n'a plus de serviettes
Quand j'utilise le savon de la salle de bain
Je me penche légèrement, un rien
Et mes mains se referment sur le vide

L'eau a noyé la cuisine
Elle est entrée par le cellier et par mes semelles elle a
Embrassé mes pieds et goûté mes chevilles elle a
Susurré à mes genoux des mots interdits

J'ai pris une douche pour rincer ma peau
Ma bouche
De tout ce sable

J'en ai fait un rempart derrière la poutre
Posée à même la route
Mais le poids du tonneau était trop lourd pour mes bras
J'ai dû charrier les premiers kilos avec mes mains
Par un carton qui traînait dans la brouette

Très vite j'ai été engloutie sous l'eau sale
Sous le sable humide et collant
Qui s'infiltré à partout

Je tenais la lampe torche avec mes dents alors
Les grains se sont insinués dans ma salive
Vidée de mots

Ensuite je suis rentrée maintenir la pompe au sol contre la pierre
Assise dans l'eau mais protégée par le toit et puis
Le courant a sauté

Le moteur s'est tu et tout le quartier d'un coup
J'étais seule et dans la nuit impénétrable
Plongée dans une mer d'insécurité

Là j'aurais aimé qu'il vienne me chercher
Qu'il vienne me sécher dans la lumière
J'ai attendu j'ai écouté je l'ai appelé et puis
Je me suis glissée entre la pierre et le bois
Et j'ai refermé derrière moi

Je me suis douchée comme ça
Je n'avais plus qu'une serviette de table pour m'essorer mais
J'avais encore une serviette de table propre

Un jour toute cette eau qui maintenant nous submerge
Qui menace de faire pourrir mon parquet

Nous manquera

Quand il n'y en n'aura plus une goutte
Aux ruisseaux
Au marais
A la rivière je sais

Qu'un jour cette eau nous manquera
Pour l'instant c'est son absence à lui qui mord mon ventre
Il est parti un soir emporté par l'orage
C'était il y a combien une semaine deux trois

Depuis je guette dans l'obscurité son retour
Je colmate les brèches et puisque le soleil ne semble pas revenir
Je me fais oiseau de nuit créature hybride

Si l'eau monte et transforme ma maison
Je serais une grenouille une anguille un poisson

Si je n'ai plus ses bras
Si je n'ai plus de toit
Pour les jours à venir où l'eau manquera

J'aurais appris à me faire liquide.

 Ellis DICKSON- « Le cœur sous l'eau »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

J'ai vécu vingt ans pleins dans une odeur de soufre
Et j'ai déménagé pourtant
Mais chaque fois le sol était en terre battue
Les fumerolles en sortaient
Un jour les sirènes ont glapi avec la voix du péril
Je suis devenue gigantesque
J'ai bu la lave au goulot à longs traits
Puis je me suis assise dans la plaine
Le dos courbé autour de mon gros ventre tiède
En me léchant les doigts
Je reste là



Paul BRUN

« J'ai vécu vingt ans pleins dans une odeur de soufre »

crues et cataractes
catastrophes en cascade
s'écoule la larme



Philippe MINOT

« Haïku »

Du haut de mes vingt-quatre ans,
Je respire,
Une larme perle sur ma joue,
J'expire.

Je pense à eux,
Enfants de demain,
Rêve d'aujourd'hui,
Ceux à qui un jour, je l'espère,
Je donnerai vie.

À ma fenêtre la pluie cogne,
Elle me réveille,
Brutalement,
Souffle le vent,
Mon cœur alourdi,
S'affaisse.

J'inspire,
Ils ne connaîtront pas la paix,
J'expire.

Je pense à eux,
Enfants de demain,
Rêve d'aujourd'hui,
Ils ne connaîtront (peut-être) pas,
Le bonheur de la Vie :
Cette brise légère qui caresse
[une robe de printemps,
Ces espaces verts, ces champs,
Ces rivières endormies,
Se reposent dans leur lit.

Nous détournions les yeux,
Las de cette nature,
Celle que je regrette aujourd'hui,
Rêvant de mes enfants de demain,
Tristes témoins,
Des risques que nous avons pris.
Aveuglés par la beauté d'un monde,
Nous avons détourné les yeux,
Détruit de nos mains,
Sans le moindre soin.

Les joies d'un bleu océan,
D'un vert de printemps,
Des champs de lavandes,
D'un violet éclatant,
Disparaissent,
Lentement.

Au détour d'une pensée,
Au détour d'une pensée,
Une larme perle sur ma joue,
Toi, nature, tendre et aimée,
Je ne t'aurai pas donné un sou.

L'inestimable valeur,
D'un monde qui nous échappe,
Cette vision d'horreur,
Le temps nous rattrape.

Je respire l'air pesant,
Planant au-dessus de nous,
Une planète abîmée,
Sans dessus ni dessous.

Les hurlements du vent,
Les battements de la pluie,
Les chaleurs soudaines,
Un monde à l'agonie.

Dans ce décor qui prend feu,
J'implore,
La beauté s'évapore,
Le vert jauni,
Les rivières asséchées,
Un matin, perdent leur lit.

Ces quelques mots sont un hommage,
À ce monde qui s'efface,
Les couleurs d'un bel ouvrage,
Lentement,
Disparaissent.



Thaïs Maria

DA CONCEIÇÃO SILVA

« Ôde à la vie »



Les œuvres de la catégorie

Sur l'île de la Guadeloupe, il y a une commune qui n'a aucune plage
C'est la commune des Abymes
À cause de ce fait,
Je me suis mise à penser
Qu'un tsunami ne l'atteindra jamais
Sauf pour ceux qui habitent à proximité du pont de la Gabarre
Je décide d'en avoir le cœur net,
Sans aucun doute.
Internet est mon ami !
Deux mots tapés m'emmènent sur le site de la DEAL
De la DEAL, j'atterris sur la page de EXPLOIT, se préparer à une évacuation en cas d'alerte tsunami aux Antilles
Je clique
Je tombe sur un projet Exploit. C'est trop détaillé.
Le parcours du combattant
Je retourne sur la page d'accueil
Je cherche
Enfin ! Voici le format PDF du plan d'évacuation de la ville des Abymes, édité en février 2018.
Accompagnant des élèves en situation de handicap, je m'interroge quant à l'évacuation de la population qui possède des besoins particuliers en cas d'alerte.
Même sans plages, les sites refuges en cas de risque majeur contre un tsunami
Doivent être connus en un clique de tous !



Florence MIRVAL

« Pas de plages et pourtant pas sans risques »

DÉFIS LA COLÈRE DE POSSÉIDON

Une vaste étendue de mort
Glisse sur les sols exploités,
Les larges routes goudronnées,
Les terres vaincues par confort.

L'eau dans sa forme hégémonique,
D'une triste pâleur de fange,
Sous son toit d'albâtre se venge:
La malédiction surfacique.

Ce que l'homme aura su construire,
Dans de minces cocons de fer,
Transcende des nues séculaires,
Mais les flots iront tout détruire.

Nos machinations d'espérance
Seront toutes annihilées
Par les sages eaux affolées
De nos frénésies d'insouciance.

Quel navire pourra porter
L'humanité et sa misère
De voir dans la moiteur de l'air
Nos inhabitables contrées ?

Le monde parti peu à peu
Sous les cris d'effroi des noyés,
Et soudainement oublié,
Restera pleuré par les cieux.

Lorsque je serai caressé
Par les nouveaux courants marins,
Sous l'onde enragée du destin,
Repenserai-je aux jours dorés ?

Une fois mes poumons lassés,
Et ma figure grise ou bleue,
Que restera-t-il de ce feu
Qui dans mon cœur aura brûlé ?

Après les torrents implacables,
Et d'infinies moussons d'enfer,
Il est un jour noir où la mer
Rendra son règne inévitable.



Aurélien CAPY

« Défis la colère de Poséidon »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

TREMBLEMENT

- Terre -
Tremblement
De terre
Et terre
En tremblement

Terre livrée
Aux rêves
Champs de ruines
Et de songes

- Tremblement de pierres -
Terre de ronces
Où ricoche
L'espérance

Terre en reconstruction
Au visage de solitude
Là où repoussent
Des brins de bonheur

 Sandrine DAVIN
« Tremblement »

MISS TERRE

Bleue comme le Ciel
Parsemée de terres de rousseur
Toi, accueillant peuples et merveilles
Tu te réchauffes en ton cœur
Du sable comme jeu d'hiver
Tout ce monde qui marche à l'envers
Que faut-il faire
Pour te préserver ? Miss Terre ...

 Stéphane RAGET
« Miss Terre »



ORAGE

Tumultes majeurs
Dans une nature en pleurs
L'enfance en danger
Mineurs sacrifiés
Pour un Avenir sombre
À l'homme qui creuse sa tombe
Pourquoi ne pas Guérir
Un monde qui est à construire
Au travers tes yeux d'enfant
Brille son désarroi malséant
Face à monde en perdition
Tu perds du coup tes ambitions
Tsunamise en colère
Intempéries et effet de serre
Climat instable
De quoi sommes-nous capables ?!
Jeune nous en payons le prix
D'un lendemain toxique
Notre terre est en panique
Parents soyez Eco
Responsable a tout niveau
Préserve Gaïa par ta candeur
D'aimer la vie
Sans avoir peur

 Fadwa OUBAHLI
« Orage »

CATASTROPHES NATURELLES ET TECHNOLOGIQUES

La terre n'est pas un astre mort comme l'est lune
Quoique le plus souvent elle se montre taciturne
Elle n'est pas étrangère à nos rêves de fortunes
Elle respire tremble suffoque ses élans font la une
Créés des chocs comme celui qui parfois naît des urnes

 Alain HANNECART
« Catastrophes naturelles et technologiques »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

À MESURE QUE L'EAU MONTE

Jadis, je promenais, au travers de jardins
Où des fleurs dociles, bien avant de faner,
S'élevaient droites et fières, apprêtées avec soin
Dévoilant leurs pistils habillés de rosée
À mesure que l'eau monte, que la rosée ruisselle
À mesure que s'élèvent, les degrés en tous sens
Je vois les fleurs en nage, épuisées d'être belles
D'un long printemps fiévreux, et d'un été immense
Je vois des roses rouges, qui ne s'aimeront plus
Et des lilas passés, qui sont passés si tôt
Et du muguet d'avril, des œillets disparus
Que nul ne pleurera, à peine un chant d'oiseau
À mesure que l'eau monte, et que je marche en vain
Est arrivé l'automne, mais il n'y a plus d'hiver
Et déjà sous les feuilles, le printemps qui revient
De narcisses et jonquilles, me fait l'offrande amère.

 Manon COURBIÈRE
« À mesure que l'eau monte »

Provence a Chaud, et à sang

Maintenant, on peut voir sept petits et leur mère,
Une biche et ses faons.
En face, sur l'étang, sont plantés d'autres enfants.
Tous sentent la misère...

Tous sentent la misère au milieu de l'étang...
Au centre : de la terre.
Au bord : de la poussière - comment vont-ils faire
Pour survivre plus longtemps ?

Seul un nuage bleu survit sur ce ciel rude...
Maman sait le danger
Mais elle a soif. Tous lapent ! - L'eau chlorée perce, brûle
Leurs langues déjà gercées...

Heureusement, toutes les familles ne sont pas
Dans l'embarras du rien.
En méridienne, on peut siroter je-n-sais-quoi,
Dans son maillot de bain.

 Charlie BAYLE
« Provence a Chaud, et à sang »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

À toi, qui lira cette Lettre.

Tu t'es déjà imaginé un monde où chacun de nos actes, même minimes, avait de grosses conséquences ? Je suis sûr que non. Toi, dans ton univers parfait, tu n'as pas besoin d'imaginer ça. Pourquoi même t'en préoccuper ? Parce que dans ta réalité, tu n'as pas besoin de trop t'inquiéter car tout va bien, n'est-ce pas ? Ou alors, tu te dis que les « autres » le font pour toi, donc pourquoi même y penser ? Ouais, ben espèce de petite merde que tu es, j'avais te dire une chose, voilà ma RÉALITÉ !

J'me présente, je suis Arya, j'ai 20 ans et je suis née dans un corps de femme, mais ici on s'en tape pas mal de ça. « Est-ce que t'es plus femme que homme, nanani nanana ? » Non, nous on prend les personnes telles qu'elles sont, on ne se casse pas la tête à savoir de quel type on est (ouais j'le souligne parce que j'ai vu des brides de ton monde dans un élixir de merde que j'ai bu). Je vis dans une réalité parallèle à la tienne. Ouais, parce que dans ma réalité, tout part en couilles, tu vois. Dans la tienne, où on se pose encore la question de « est-ce que je mets ce déchet dans la poubelle à recycler ou non », nous ici on était déjà submergés par les intempéries. Enfin, je dis « intempérie », mais c'est qu'un euphémisme. On est passés de « on crève de chaud » à « putain qu'est-ce qu'on se les gèle ! » en 10 minutes d'intervalle. Dans certains coins du monde, genre en Chine, tu as certaines villes là-bas qui étaient submergées par la montée des océans. Non parce que tu n'imagines peut-être pas, mais tu vois l'océan Arctique, genre avec sa couche de glace tout ça ? C'est bon, tu te le remémores ? Ouais ben il a TOTALEMENT disparu, ouais. Ça t'embouche un coin, hein ? Allez, je te rassure, ce n'est pas (encore) le cas chez toi. Ou peut-être jamais, va savoir. Quoi qu'il en soit, il y a certains coins du monde qui n'existent plus, qui ont disparu comme, mince c'est quoi encore le nom de la ville perdue au fond de l'océan là, Atlantide ! Parce qu'elle a été submergée par l'eau. Tu en as d'autres où le réchauffement climatique a été tellement fort qu'il a brûlé toutes les terres, du coup, t'as encore plus de déserts.

En vrai, notre monde, si je devais le décrire, est devenu un jeu de survie. T'as les quêtes principales : « trouver de quoi vivre », donc de l'eau potable et de la bouffe. « Localiser des endroits safe où dormir », ce qui est pas mal compliqué quand tu te retrouves dans un désert où la nuit est excessivement froide (mais t'inquiète, on a trouvé la meilleure astuce pour se réchauffer, clin d'œil (honte à moi, comment ça fait hyper cliché de l'écrire !), mais tu m'as comprise, j'espère !). Mais sinon, pour trouver un endroit où dormir vraiment, contre un peu d'eau, de bouffe ou une aide, un habitant est souvent d'accord pour nous héberger. C'est un peu ça la génération dans ma réalité. Avant, y'en avait que pour sa gueule, maintenant on s'entraide. Bon, je ne dis pas qu'il n'y a pas des gens qui jouent les méchants comme ça, tu penses qu'ils sont là pour te voler (et ils sont là pour te voler !), mais souvent c'est qu'ils sont tellement désespérés qu'ils ne savent même plus comment s'y prendre. Et tu as toujours des connards ! Enfin, tu as la quête ultime : « trouver le Saint Graal », le lieu qui n'a jamais été touché par les intempéries que le monde nous envoie !

Et pour arriver à ce lieu si mystique, ben je t'avoue que ce n'est pas, mais pas du tout une partie de plaisir ! Déjà de un, on n'est même pas sûr que ce lieu existe. Ce ne sont que des racontars qu'on a entendus via des gens qui étaient venus le chercher par chez nous. Mais tout porte à croire que c'est un lieu sacré. À la base, ils l'appelaient « la Terre Sacrée » et beaucoup l'ont cherché en allant dans une région mongole sans pour autant savoir exactement « où », car un gars aurait dit à un gars, qu'une femme aurait raconté, par rapport au dire d'un vieux fou qui aurait perdu toute sa tête, que c'est là-bas que se trouve l'endroit le plus sûr du monde. Ouais, ben pour y aller, faut d'abord passer par des régions qui ont pété leurs crânes. Tu vois, actuellement, nous sommes, si je dois t'aider à te situer sur une vraie carte, passés par ce que nous appelions avant et que tu appelles sûrement encore « l'Europe ». Nous avons traversé l'Allemagne, la République tchèque, la Pologne, et même la Biélorussie, dévastée par des orages d'une violence inouïe. Selon certains habitants réfugiés dans des abris souterrains, la grêle tombait si fort qu'ils craignaient que leurs refuges ne cèdent. Et quand tu constates l'étendue des dégâts, tu ne peux que les croire. Des maisons, des immeubles, et même les châteaux du pays, tout, littéralement tout, n'a pas tenu. Sans parler des éclairs qui ont dévasté la fameuse « dernière grande forêt d'Europe ». De nombreux arbres ont péri sous la force de cet orage, déclenchant même un incendie impossible à maîtriser. On peut dire adieu à cette grande forêt d'Europe !

Je pense que tu l'as compris, dans ma réalité, tout ce que toi tu connais en mode « pipi de chat », chez moi c'est amplifié x 1 million. Donc, je te laisse imaginer l'étendue des dégâts que nous allons encore trouver en avançant vers notre but ultime. Et pourtant, ce que je viens de décrire est presque insignifiant, car il y a tant à dire et je doute même que, à travers cette lettre, tu puisses comprendre ou ressentir ne serait-ce qu'une infime fraction de ce qui se passe chez moi. Si j'ai une chose à te dire, c'est d'arrêter d'être le nombril du monde. Les petites choses insignifiantes chez toi aujourd'hui auront des conséquences bien plus graves dans leur prolongement. Ce que j'ai appris en traversant le monde, c'est que nous sommes tellement plus forts lorsque nous agissons ensemble. Tu le vois bien, lorsque tout le monde contribue à détruire le monde, l'état de perdition de celui-ci, alors qu'au contraire, imagine si nous faisons l'inverse pour le rendre meilleur. Peut-être que, dans ton univers, tu ne vivrais pas l'enfer que je vis. Je l'espère de tout mon cœur. Sois fort et n'oublie pas « imagine toi un monde où même nos actes les plus insignifiants ont des conséquences incroyables ! » Bonne chance. Nous ici, on va continuer vers notre quête.

Arya

 Lisa WHITE- « ECHO DU PASSÉ »



Les œuvres de la catégorie

REFROIDISSEMENT CLIMATIQUE

Le niveau des eaux montait. Quoi qu'en disent les médias ce n'était pas seulement dû au réchauffement climatique et à la fonte des glaces. La nuit, seulement la nuit, on ne sait pourquoi, les individus sentaient que par un trou jusque là inaperçu, s'écoulait de leur corps un liquide qui imbibait leurs draps.

Instinctivement ils y appliquaient une main, puis l'autre, si cela se renouvelait, pour juguler ce flux mystérieux qui s'écoulait indifféremment d'une épaule, d'une cheville, d'une cuisse et obligeait les dormeurs à adopter des positions singulières par lesquelles ils semblaient s'enlancer eux-mêmes. Le phénomène était si singulier que chacun, honteux d'en être le seul témoin, refermait la main sur son secret et au petit matin reprenait sa vie comme si de rien n'était. Les couples, comme les solitaires, restaient muets sur la question. Néanmoins, les enlacements auxquels, désormais, tout un chacun rêvait, étaient ceux qu'ils vivaient seuls, et le monde, devenu liquide, allait finir sous les eaux.

 Michel REYNAUD
« Refroidissement climatique »

TERRE

La brume était couchée sur la Terre, allongée.
La Terre enveloppée écoutait, attentive.
L'oreille aux aguets, elle se demandait si ses longs arbres allaient survivre.
Il faudrait les nourrir pendant des années et la chaleur me ceint, m'étouffe.

Cette brume est bienvenue, j'en reprendrai bien toute la journée.
Le matin, on me l'applique là-haut, sur une partie de mon territoire,
Pendant qu'en bas, il fait déjà très chaud.
C'est bon. Mes animaux adorent.
Les pies, les grives, lapins de garenne, labradors, fox-terriers,
J'en oublie, je mélange – s'ébrouent à foison.

Cette brume laquée d'un beau blanc fait ressortir toutes mes couleurs.
J'irai bien me ressourcer d'une semaine de brume.

En fait, je vais plutôt bien, mais cette température m'inquiète.
Une fièvre qui progresse et que je ne m'explique pas.
C'est pourquoi je profite de ces quelques instants
Où je suis apaisée, éveillée à la fois et fraîche.
Puissent-ils durer longtemps – tant de bouches à nourrir !

J'aime beaucoup cet affleurement au bas des arbres, c'est très seyant.
Ces gouttelettes me redonnent confiance.
Que le sourire me gagne pendant quelques milliards d'années...

 Pierre-Michel SIVADIER
« Terre »



Les œuvres de la catégorie

QUAND LA TERRE GRONDE

Risques naturels
Risques où la Nature elle
Reprend ses droits
Reprend ce qu'on lui doit

L'homme au milieu de son environnement
Se fait secouer, tirailler
Par des failles intérieures
Des débordements, des creux, des vents lointains
Qui déboussolent
Des intempéries où le ciel semble périr
Des cycles effrénés où les cyclones ferment le ciel
Sous un œil manichéen
Les phénomènes qui ne font qu'un
Un seul pouvoir divin

Pour chaque désastre
Chaque fracas
L'humanité renaît, ne ploie pas
Car dans le cœur de chaque combat
Naît la force de vivre
Ici-bas

 Anne-Sophie TOUTAIN - « Quand la terre gronde »

DÉCHAÎNEMENT DES ÉLÉMENTS

Des orages incroyablement violents
A vous glacer le sang
Ont éclaté en ce printemps.
Ce cours d'eau si charmant,
Source inépuisable d'émerveillement,
S'est mué en peu de temps,
Comme par enchantement,
En un furieux torrent.
Sous mon regard impuissant,
Il a envahi mon logement
Et l'a saccagé sans ménagement.
Devant ce spectacle désolant,
Je l'avoue humblement ,
J'éprouvais un réel déchirement.
Je ne me complaisais pas pour autant
Dans d'interminables gémissements
Qui attiseraient mes tourments
Et ne les apaiseraient nullement.
Je ne restais pas les bras ballants,
Pétrifié par un profond abattement,
A attendre en implorant
Tel un disciple fervent,
Que les cieux me soient cléments.
Ce n'est pas dans mon tempérament !
Je reconstruirai patiemment
Dus-je y passer mille ans,
Un doux foyer accueillant.
J'en fais le serment.
Par chance, je suis toujours vivant.
N'est-ce pas là le plus important ?

 Pascal MATHIEU - « déchaînement des éléments »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

LES GALETS

La rivière s'est tapie
Au fond de son lit
Et puis s'est évaporée
Comme on tire un trait

Plus besoin pour traverser
De savoir nager
Nos étés en canoë
Se sont échoués

C'est le déluge à l'envers
Les eaux se retirent
Impuissants les Canadair
Dans le ciel soupirent

On demande à la rivière
"Où es-tu passée ?
Ton lit est un lit de pierres
Reviens s'il te plaît !

Au jeu du petit Poucet
Tu nous as semés
De ta piste de galets
On n'a pas la clé

Le soleil a eu ta peau
Et il brûle encore
Et nous voilà sur le dos
Comme poissons morts".

Du berceau de la rivière
Monte une prière :
"Prenez garde que la terre
Devienne un désert

Pour l'amour de mes eaux vertes
Mes rochers polis
Pour la truite et pour l'ablette
Repêchons la vie".

 Olivier LEFRANCO - « Les galets »

Un cri s'élève avec l'aube naissante,
Déjà le ciel dévore, de lumière, l'horizon,
La nuit s'embrase d'un éclat, délaissant
les étoiles amassées dans sa toison.
Gueule de loup hurlante, au secours,
la lune de revenir calmer cette lueur.
Cette promesse d'un radieux jour ?
Illusion ! Amer destin menteur.
La Forêt brûle, Incendiaires humains.
Fatale Aurore.
Le pelage n'est plus que morsure.
L'aube n'est plus que chute.

 Marianne MORELLI
« L'Aube radieuse »

Héritier souterrain des doux âges de glaces,
Je suis la terre congelée par la sagesse.
Tel un suprême encyclopédie en bonace,
Je conserve des trésors dans ma crème épaisse.

Pourtant, après bien des siècles de réplétions,
Mon goût des hommes fond comme neige au soleil.
Après des milliards d'heures d'édification,
Ma mort est tissée par un vivant nonpareil.

Assurant aux mortels un air de qualité,
Ma mission est primordiale pour leur survie
Mais en surestimant ma durabilité,
La caducité devint la nouvelle obvie.

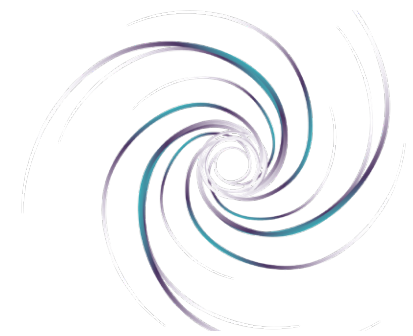
Je souffre de l'indifférence collective.
Métamorphosé en un fidèle anagnoste,
Je transmets l'histoire des fumées purgatives,
Libérant le discours vengeur de Permafrost.

 Quentin WINSTEL - « Évaporation »



Arts
littéraires

Les œuvres de la catégorie



LES FLAMMES DU FIRMAMENT

Un oiseau peut-il renaître de ses cendres ?
Si les idéalistes n'y voient que du feu,
C'est le néant qui s'offre à la mésange bleue
En tentant courageusement de redescendre.

Oui. Les flammes se sont abattues sur son nid,
Dévorant mille branches, brindilles et feuilles.
De toute une famille, il faudra faire son deuil
Car l'incendie s'étend – déjà – à l'infini.

Non. Les flammes de l'espoir lui brûlent les ailes...
Ou est-ce l'astre rougeoyant qui l'ensorcèle ?
Des pépiements de souvenirs sonnent en elle.
Il est hélas trop tard pour rejoindre le ciel...

Dans l'écarlate confusion des éléments,
Soudain, sa frêle silhouette disparaît
Parmi les paillettes d'arbres incinérés
Qui semblent vouloir rejoindre le firmament.

 Olivier CABRERA - « Les flammes du firmament »

VENTS DE SABLE

La sécheresse dure, la canicule.
En fin d'après-midi, des vents brûlants se lèvent dans le désert et soufflent à travers
la plaine des nuées de sable ocre jaune. Une nuit terreuse recouvre les maigres campe-
ments disséminés dans la vastitude.
Dehors, nulle âme qui vive. Les sols ne produisent plus. Les cieux sont sans issue.
Par les ouvertures pourtant occultées des bicoques, la poussière parvient à s'infiltrer.
L'air est irrespirable. Les habitants se sont repliés dans les coins les plus reculés face
aux murs de pisé. Hommes et femmes sont accroupis dans la pénombre, la tête sur les
genoux, le souffle court. Allongés devant eux, amaigris, les enfants n'ont plus même la
force de pleurer. Les yeux fermés, ils ne dorment pas.
Les vents finissent par s'apaiser. Le soleil rougeoie, œil souverain et meurtrier. Des
lueurs crépusculaires se lèvent sur la plaine alors baignée d'incarnat.

La chaleur éclaire la nuit, amplifie les bruits et les odeurs. Les chiens se sont tus.
Ils puent la sueur, la bave et la poussière. Les paillasses crépitent sous les corps re-
trouvants des hommes et des femmes. La peau sent la terre et le soleil, et le sexe des
femmes a le goût de mer les jours de vagues écumantes. Au milieu des cris plaintifs de
l'amour, les femmes font claquer leur langue et leur voix se brise en mélodies aqua-
tiques. Elles implorent en pleurant doucement le dieu lunaire des pluies.

Les enfants s'éveillent, se mettent à pleurer, de soif. Les mères lèchent leurs larmes.
Elles gardent dans la bouche un petit caillou qui les fait saliver et donnent aux enfants
leur langue à sucer.

 Maryline POMIAN - « Vent de sable »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

UN MERCREDI D'ÉTÉ

C'est un mercredi d'été.

7 h 30 du matin, l'enfant se prépare pour l'école.

Sa famille habite loin, entre les champs agricoles.

Sa maman lui prépare son petit-déjeuner, en tête plein d'idéaux.

Sur la table, deux gélules de vitamine C et un petit verre d'eau.

Une fois repu, il file s'habiller dans sa chambre.

Il va peu se vêtir, nous ne sommes pas en décembre.

Il hésite, puis choisit un flambant maillot de bain jaune et vert.

Sur son nez, une paire de lunettes de soleil aux épais et teintés verres.

Avant de partir, sa mère, pensive, lui étale un peu de crème solaire.

Indice 75, c'est nécessaire vu dehors la chaleur caniculaire.

Son cartable est prêt, il s'installe dans le sas de téléportation.

Cinq secondes après, il est avec ses amis dans la cour de récréation.

Il faut y aller, la leçon de géographie va bientôt commencer.

Cinquante-six élèves attentifs, rassurez-vous, la classe est bien agencée.

Mais auparavant, récitation, dictée surprise ou exercice linguistique ?

Rien de tout cela, l'interrogation porte sur le réchauffement climatique.

Sauver la planète Terre, est-ce réalisable ou est-ce une utopie ?

En dix minutes, le professeur humanoïde a corrigé toutes les copies.

Vient le déjeuner bien mérité, menu unique pour les fins gourmets.

Deux tomates cerises et cinq grammes de carotte râpée, on se le permet.

Pas de fromage ni de dessert, il n'en reste quasiment plus.

C'est dommage, un yaourt au chocolat lui aurait bien plu.

« Les enfants, cet après-midi, nous allons faire une activité trop géniale. »

Direction AquaGrandsBoulevards, nouveau lieu aquatique de la capitale.

La station de métro est inondée pour en faire une grande piscine.

Les enfants pataugent, les remous et le toboggan géant les fascinent.

Un climatiseur de vingt mètres de diamètre est installé dans l'opéra Garnier.

Plus de place, complet, tant pis, ce sera à l'ombre des palmiers.

14 heures, la cloche retentit, la voix dit : « Mettez-vous tous en sécurité ! »

C'est le couvre-feu Soleil instauré par la nouvelle municipalité.

Un élève s'est brûlé au deuxième degré, il fallait qu'il se couvre.

L'hôpital spécialisé le plus proche est celui du Louvre.

Il y a quelques années, c'était encore un musée très connu dans le monde.

Aujourd'hui, il accueille ceux qui ont joué avec le feu, on y abonde.

Le soleil a un peu trop caressé sa peau, il reste ici, quelle mésaventure !

Ses petits camarades auront le droit d'aller voir un peu de nature.

Le petit Pois de Boulogne, ultime écrin de verdure de la région.

C'est le dernier hectare encore non décimé par contagion.

Exposition : Retour sur l'extinction de l'espèce animale.

« Maman, j'ai appris que les cochons pouvaient aussi avoir mal.

Demain matin, c'est super, on va faire du bateau sur le périphérique.

Et l'après-midi, ce sera tyrolienne à la tour Eiffel », il est euphorique.

En juillet, la directrice propose d'aller sur les Champs-Élysées – Paris-Plage.

« Dis oui maman, je peux y aller ? Cette année, j'ai été sérieux et très sage. »

Quelle fabuleuse journée !

C'était un mercredi d'été de l'année 2034.

 **Mikaël PLOQUES** - « Un mercredi d'été »



Les œuvres de la catégorie

Arts littéraires

NO PLANET B

Qu'elle est jolie notre planète !
Sereine, calme et discrète.

À la fin du Carbonifère naît la Pangée,
Dérive des continents il y a des millions d'années.

Les arbres s'expriment, la nature se déploie,
Les animaux s'en donnent à cœur joie.

Mais qui voilà ? Qui vient s'installer ?
Qui vient donc les déranger ?

Cela s'appelle un être humain,
Équipé de lances et de gourdins.

Année après année, il s'installe partout, sur tous les continents,
Abîmant inconsciemment son nouvel environnement.

Allez jeter un œil sur internet à la Climate Spiral,
Hausse des températures et chute de moral.

Aujourd'hui, nous sommes en mesure de presque tout calculer,
Tant d'éléments chiffrés d'une population acculée.

Effet papillon, point de non-retour,
Le jour du dépassement avance de jour en jour :

Trois décembre 1973, Vingt-sept octobre 1993
Douze septembre 2003, Deux août 2023

L'empreinte écologique dépasse la biocapacité.
Comme l'autruche, il est plus facile d'ignorer la réalité,
C'est pourtant, hélas, notre morose actualité.

1.7 Terre pour terminer l'année entière, bonjour l'ambiance,
2,9 planètes Terre si l'humanité vivait comme la population de la France.

Forte évolution de la concentration en CO₂ dans l'atmosphère,
Corrélation entre dioxyde de carbone et température de la Terre.

Déchaînement des éléments naturels,
Plic, ploc, voilà les pluies torrentielles.

En cinquante ans, le nombre de catastrophes a été multiplié par cinq.
Nous vivons comme si de rien n'était et la biodiversité trinque.

Tornades, incendies, canicules et sécheresses,
Nous n'y sommes pas préparés, le temps presse.

Méthane, mercure dans le sol du Canada,
Zigouillage des montagnes dans la province de l'Alberta.

Les puits de carbone comme une offrande,
Dégel de la calotte glaciaire au Groenland.

Plus la Terre chauffe, plus la fonte du pergélisol s'accélère,
La neige de la Mer de Glace laisse place aux cailloux et aux pierres.

Boucle de rétroaction positive,
Effet boule de neige, il faut que l'on s'active !

Submersions marines à Calais et à La Rochelle,
Va-t-on devoir sortir les parpaings et les échelles ?

Au revoir les nappes phréatiques, nous faisons face à de
véritables fournaises,
Bienvenue au stress hydrique, sortons de l'abîme et de nos braises.

Les réfugiés climatiques ne nous disent pas franchement « merci »,
De notre inaction, ils en paient aujourd'hui déjà le prix.

Plus j'y pense, plus j'y pense,
J'ai retourné le problème dans tous les sens.

Catastrophe, pas de planète B.
Ça me donne envie de gerber.

Horizon incertain et instable,
L'humain comme responsable.

Comment habiter une planète invivable ?

Petit à petit, le chaud fait son nid,
Fragilité du monde au futur quelque peu terni.

Dérèglement climatique et ses effets visibles,
L'Anthropocène aux répercussions irréversibles,
Il a grillé tous ses fusibles.

Organismes inadaptés face à tant de degrés,
Chaque été, des hectares partent en fumée.

Va-t-on sortir les jupes et les shorts de la garde-robe en janvier ?
Écosystème dézingué,
Avec le climat, c'est un rendez-vous manqué,

Globe esquiné, l'écocide est sur le droit chemin.
Bonne chance aux prochaines générations pour demain.

L'humanité périra-t-elle par déforestation ?
Doit-on faire nos premières incantations ?

L'eau est plus importante que le pétrole,
Le pic de l'or noir est passé, la courbe dégringole,
L'avion pollue, le kérosène s'envole.

Comme l'amour, le réchauffement climatique n'a pas de frontière.
Vents violents, ça va souffler sévère !

Je ne sais plus quoi dire, on a tout bousillé !
Allez, j'éteins, je suis fatigué !

 Mikaël PLOQUES - « No planet B »



Arts
littéraires

Les œuvres de la catégorie

TERRE-MER

Ô Gaïa ! Ô Nature ! Ô Terre !
Alma Mater, ta robe se déchire
Comme un terrain glissant
Tu es nue, presque toute déboisée
Sans ta fresque foisonnante
Et ton chapelet de faune
L'Amazonie
Cache la forêt de risques
Un hectare en fumée ?
Un poumon terrassé
Tu tousses, tu trembles
Ton visage est tout pâle
Ta peau gratte jusqu'au sang
Dans une belle pluie de lave
Le soleil cogne
Et le désert progresse
Ton couchage en ozone
N'a plus de fermeture
Nos actions polluantes

Te font l'effet d'une serre
Tes tsunamis de larmes
Repeignent l'horizon
Tous dans l'œil du cyclone
Tu as un millier d'orages
Mais aussi des milliards
De solutions humaines
À ta disposition
Pour ton développement
Une avalanche de gestes
Afin de mettre au vert
La flore, ton joli pagne

 Mikky MJANDALI - « Terre-mer »

LES MOTS DE LA TERRE

Je suis la terre posée dans la nébuleuse
Et la sphère voilée qui me rend vaporeuse
Enveloppe les jambes des immenses sommets
Qui dominent les hommes et leurs belles pensées

Je suis sphère bien ronde et l'on m'appelle monde
Joliment dessinée sur cette mappemonde
Que l'homme a calibrée dans ces deux hémisphères
Pour que d'un seul coup d'œil il puisse voir sa terre

Je suis terre assoiffée que l'eau vient amollir
Pour donner au potier la joie de me pétrir
Par des mains enterrées, adroites et sensuelles
Qui déforment mes sens jusqu'à me trouver belle.

Je suis terre de richesses à la dame nature
Que l'homme sait travailler par son agriculture
Mais que d'autres insensés pillent et dénaturent
En blessant mon écorce par leurs égratignures

Je suis terre riche des hommes et de la vie
Telle une mère heureuse veillant sur ses petits
J'offre tout ce que j'ai pour les émanciper
Jusqu'au bout des réserves qui pourraient m'épuiser

Je suis terre appauvrie, réchauffée, asséchée,
Que l'ouragan violent vient encore agresser,
Semant parmi les hommes la terreur et la mort
Qui vient à chaque fois frapper un peu plus fort

Je suis terre à tes pieds qui vient te supplier
Pour réveiller en toi cette envie d'exister
Pour offrir aux enfants tous les fruits de ma terre
Pour chasser à jamais tous les maux qui m'enterrent.

 Denis GARNIER - « Les mots de la terre »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Dans les champs brûlants où le soleil s'impose,
La terre craque, assoiffée de larmes dorées,
Les fleurs s'éteignent, leurs couleurs en pause,
Sous un ciel impassible, comme un souvenir oublié.

Les rivières, jadis vives, murmurent en silence,
Leurs eaux s'étiolent, telles des rêves déçus,
Les poissons, spectres de leur ancienne danse,
S'étiolent en quête d'un paradis perdu,

Les racines, affamées, s'enfoncent dans le sol,
Espérant retrouver une source oubliée, |
Les arbres, décharnés, leurs branches s'envolent,
Le cri de la nature résonne, on veut récolter.

Dans l'âme des hommes, la détresse,
Les voix s'élèvent, murmures de désespoir,
Mais au fond des cœurs asséchés,
Une lueur d'espoir, un équilibre fragile, à faire fructifier

 Sandrine OLIVIER - « La sécheresse »



Bourrasque

*Bourrasque elle qui s'élève
dans cieux qui causent
peur et souffrance qui
impact les biens divers
projetés par le souffle de la
divinité*

*Elle qui nous fait froid
dans le dos elle qui ne
nous tend pas la main
après son passage elle qui
ne nous apporte que le
beau temps pour nous
relever.*

*Elle nous enlève tout de
notre mobilité à nos
arorisseaux et même nous
faire passer de vie à
trépas.*

Pery Laura

 Laura PERRY - « Bourrasque »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Dans les ténèbres de l'ignorance règnent les périls invisibles,
Les fléaux célestes qui menacent de nous submerger,
Ignorés par la plupart, qui vaguent sans crainte,
Les éléments capricieux attendent leur heure.
L'océan abyssal, insatiable et dévorant,
Les montagnes majestueuses, prêtes à déverser leur colère,
La nature, si belle et si cruelle à la fois,
Nous rappelle notre fragilité éphémère.
Mais à travers la peur et la désolation,
Surgit la lumière de la prévoyance et de la résilience,
Des savoirs anciens transmis de génération en génération,
Nous permettent de nous protéger et de nous relever.
Faisons preuve de vigilance et de sagesse,
Préparons-nous au mieux face aux forces de la nature,
Car dans l'ombre de la catastrophe imminente,
Nous pouvons trouver la force de survivre et de renaître.



Kyllian DUHEM

« Les sentinelles de la prévoyances »

LES MOTS DE LA TERRE

Guadeloupe, île flibustière
Cicatricielle et balafrée
Blessures ancestrales sub-océanes
D'une faille Caraïbe, mouvante et cinglante
Qui parfois saigne d'écume et de brume...

Tropismes d'une nouvelle ère
A chaque tremblement de terre.
Plaques tectoniques en échancrure
Entre équateur et Tropique du Cancer
Alerte Tsunami ! Tout le monde aux abris !
Population à corps et à cris, vivant en bigidi*

Quand la Soufrière gronde aux âmes vagabondes
La grande Dame sortie de ses gonds
Les cataclysmes remodelent l'architecture
Et offrent des armures d'un nouveau temps
Routes en points de suture
Lave cathartique sur terrains glissants
Marbrures du danger omniprésent...

Charpentes à la dérive
Entraîlles de cases à ciel ouvert
Fenêtres édentées ; gerçures en décolleté
Brumes de sable comme un linceul
Couché sur les terres insulaires

Lézards sautillant au hasard des fissures
L'écriture sismique est partout...
La patine du soleil habille les structures
Et la chaleur moite dessine craquelures et fêlures

La Guadeloupe est un paradis multi risques
Cyclonique, volcanique et sismique
Paysages d'Eden aux parois de l'oubli
Terre sauvage et rebelle, parfois contrainte au repli
Espèces endémiques en survivance
Peuple jonglant, entre résilience et nonchalance
Aux réactions systémiques mêlées d'insouciance...

*Bigidi est un terme créole signifiant « faire corps avec le déséqui-
libre permanent ; vaciller sans jamais tomber » ; on dit du peuple des
Antilles que c'est un peuple en bigidi



Barbara KELLER - « Fissures »

LE CHANT DE L'OISEAU ET DE LA PLUIE

Ce matin, je me suis réveillé, comme toujours, avec la bouche sèche et un fond d'amertume au fond de la gorge. J'ai tendu l'oreille et, miracle ! (je n'y croyais plus), j'ai entendu chanter l'oiseau de la pluie. Il y avait si long-temps que la mésange, si jolie, n'avait pas honoré de ses notes répétées mon jardin, si petit, et si sec. Il est vrai que par chez-nous, il y a long de temps que la pluie s'est faite rare ! Je me souviens de cette fin d'été de 2016, déjà, où l'étang marin de La-palme-La Franqui, dans l'Aude, offrait ce désolant spectacle.

Certes, il a plu depuis et tout est rentré dans l'ordre. Enfin presque...
Jusqu'en 2022.

Tomba, alors, non pas la pluie, mais l'arrêté préfectoral de lutte contre la sécheresse. Prolongé régulièrement depuis.

Au pont de Rivesaltes, l'Agly, fleuve côtier, commençait son agonie. En 2023, il ressemblait à ceci, déjà quasiment à sec !

Et désormais, en août 2024, c'est plutôt le fin du marigot, malgré les nuages portés par le vent marin et qui ne se crèvent pas !

En amont, des tortues terrestres y ont élu domicile. Et elles sont protégées. Impossible de nettoyer le lit de sa végétation, y compris les arbres qui commencent à bien pousser. La mairie nettoie cependant l'aval, craignant désormais une grosse inondation, « le jour où la pluie viendra... ».

En attendant, n'en déplaise à Monsieur Bécaud, nous constatons, comme avant nous, France Gall, que « le désert avance ! »

Oui mais..., la mésange !

Alors, bien qu'éveillé, je me suis mis à rêver, et me rappelé le triste chant andalou de la noria et de ses godets que m'a chanté, un jour, un vieux paysan tout ridé, avec des accents mozarabes :

Tourne, tourne, ma roue sacrée ,
Je chante l'eau qui dévalait
Et que patiemment je remonte,
Godets, godets, après godets.
Suis un Sisyphe consacré.
De cette peine n'en ai nulle honte.

Belle Noria, dis-le moi,
En ses terres où elle est rare,
Le chemin qui sut attirer
L'eau de vie jusqu'à tes godets.

C'est vrai qu'ici, l'eau fait sa loi,
Il pleut si peu, il pleut si tard,
Et l'homme, s'il veut jardiner,
Se doit de graisser mes godets.

Ici, l'eau ne coule de source.
Il fut savoir la débusquer
Sous un rocher, dans un bosquet,
Et l'amener, canalisée,
Par des pentes non balisées,
Avec la patience qu'ont les ours.

Belle Noria dis-le moi
Les cascades, les vertes mares,
Les sauts, les plats, et les pontets
Qui l'amènent à tes godets.

Mon grand-père me l'a conté :
C'était au temps des Almanars,
Dans un ravin qu'ils ont trouvé,
Divers canaux ils ont creusés
Dans les calcaires, par les bois
Pour pouvoir leurs dattiers planter,
Leurs piments et leurs épinards.

Vos ancêtres les ont chassés.
Ils ont trouvé l'eau enchâssée

Comme un bijou en son écrin.
Depuis, l'eau scelle mon destin.
L'eau est si bleue, l'eau est si verte
C'est toujours une découverte
Qu'à chaque godet je remonte,
Non, de ma peine n'ai point de

honte.

Belle Noria, je suis bas :
La consommant plus qu'il n'en faut,
Je la gaspille sans raison,
Et la pollue comme un salaud.
De bleue la voilà irisée,
Croupissant dans des marigots
Se déversant, « humanisée »,
Vers de bien tristes horizons
Cette eau, non, ne méritait pas
Ce qu'en fit notre déraison.

Je la reçois pure, si belle !
Et si encore elle ensorcelle,
Ce que tu en fais me révolte .
Si ce n'était pour tes récoltes
Et pour abreuver tes boudets,
Se serait mes derniers godets !

Oui mais encore, la mésange, oui, la mésange...

Elle que l'on avait si mal jugée et baptisée « le mauvais ange » est re-venue en mon jardin. Je l'ai bien entendue matin ! Déjà je sens l'humidité envahir toute l'atmosphère. Dehors, des enfants chantent leur joie et des anciens ébauchent les pas d'une danse oubliée, la danse de la pluie. Et la pluie est venue. À l'appel de l'oiseau, au chant des enfants, à la danse des aïeux...

Mais la pluie qui est, un instant, tombée du ciel carboné... ne mouilla pas.
Et cette mésange, misère ! Je ne l'ai que rêvée.

Depuis juin 2022... les Pyrénées Orientales subissent une terrible et ravageuse sécheresse. Soit à ce jour 13 août 2024 774 jours ! À titre de comparaison, 342 jours ont séparé le débarquement de 44 à la capitulation de l'envahisseur.

 Philippe BOTELLA
« Le chant de l'oiseau et de la pluie »



Les œuvres de la catégorie

Arts littéraires

La folie des hommes a souille, la vie sur terre. Dans une plénitude, un mutisme qui est d'une totale désolation. Un tourbillon de cendres comme cascade de neige se profile à l'horizon, dans les méandres, de l'espoir, subsister, hors de cette fumée. Dans ce monde, ou rien ne poussera sur le reste de nos rêves. Aussi, n'est pas aveugle qui veut. Telles, ces âmes qui beuglent un manque de confort. Prisonniers, semble-t-il de leurs corps, de leurs désirs. La machine à détruire se bonifie et rit à la face des impuissants. Ceux-là sont impatients de voir le château de cartes s'effondrer. Quand des espèces ne sont plus qu'un lointain souvenir. Un point de non-retour vante comme progrès, tant, l'injustice règne et recense les cœurs corrompus.

Face au cataclysme qui frappera, bien heureux, celui qui appréciera voir la terre s'ouvrir les veines. Du ciel se répandra les ténèbres, le vent soufflera un million de balles. Le soleil se présentera de menaces, les montagnes exulteront. La nature qu'on dépossède. Dans une fureur majestueuse se présente aux âmes aveugles. Dans un tourbillon de frissons, les arbres chantent à l'unisson.

La mort tant redoutée est déjà là.

 Jean-Michel GUIART - « Folie »

La sinistre marine et les vents pleins d'ardeurs,
Me mû si violemment que je brise la ligne.
Je salue la nuit bleue d'une force maligne,
Les lapinés aussi, mais je vois qu'ils ont peur.

Réveillé dans l'humide foyer désœuvré,
Je vois l'onde grandir inexorablement.
À leur vie épaissie les humains apeurés,
Crient, nagent et cherchent l'étage pour leurs enfants.

Grelottant dans le noir,
Pataugeant dans le soir,
ils ont tout perdu.

À leur vie sauvegardée
À leur vie balayée,
À la grâce reçue,

... il y a un prix.

Depuis nombre de lun' la rivière est passée,
Emportant pour certains les affres des regrets,
Remord d'une survie bien trop chère payée,
Contre la nature, la mer et ce cher Lay.

Maintenant, à l'ouvrage et à la prévention,
doivent s'allier clarté et communication.
Sagesses premières, sévères fondements,
Qui gardent sans cesse les sots agissement.

Aujourd'hui les foyers respirent,
mieux, plus haut, plus fort, et chanteur,
beaux comme des cœurs sans ire
et les lapinés n'ont plus peur

 Lou THEVENON
« Aux lapinés enfouis »



Arts
littéraires

Les œuvres de la catégorie

ALORS QUE TOUT DANSAIT

Au beau milieu de la nuit,
Soudain le sol a bougé,
Nul homme ne l'avait prédit,
Et nous étions éloignés.
Le temps de cligner des
yeux, La terre s'était dérobée,
Je t'ai cherché dans ces
lieux, Plus éperdu que
jamais.
On dit que tout est écrit,
Mais alors que tout dansait,
J'ai invoqué le déni,
Car mon cœur se décrochait.
Chassant l'idée d'un
adieu, Au milieu des
éprouvés,
J'en ai appelé aux cieux,
Puis je me suis redressé.
Comme un défi de la vie,
Oui notre monde a tremblé,
Mais nous étions si épris,
Que nous nous sommes
retrouvés..

 Louise CHAPUIS - « Alors que tout dansait »

MES DERNIERS INSTANTS

Quel est ce monde étrange où tout semble se tordre ?
Mes frères s'effondrent, un à un, sans un mot,
L'air brûle mon enveloppe, mais pourquoi ce fardeau ?
Tout devient cendre, je ne sais plus où mordre.

Mes doigts se crispent, lourds, comme un fardeau immense,
Les ombres dansent, mais je ne sais plus où je suis,
Ma peau craquèle, se fendille sous cette danse,
Et je sens quelque chose fuir, sans savoir qui je suis.

Un murmure flotte, doux, mais tout à fait terrifiant,
Je veux m'éloigner, fuir, mais je reste figé là,
Comme si c'était ma seule voie,
Pourquoi ce poids, pourquoi ce feu brûlant ?

La fumée s'insinue en moi, me vole chaque souffle,
Respirer devient une lutte contre le vide,
Mes pensées s'effacent, comme sous un vent rapide,
Pourquoi ne puis-je penser ? Pourquoi tout se camoufle ?

Le monde s'est teinté de noir et de rouge ardent,
Les secondes s'allongent, mes espoirs s'évaporent,
Je ne comprends plus où le temps s'est envolé,
Pourquoi tout ce que je suis semble se dissoudre lentement ?

La douleur m'abandonne, il ne reste qu'un vide,
Les larmes ne viennent pas, ni la peur qui me guidait,
Je m'efface doucement, mon être devient fluide,
Pourquoi... pourquoi est-ce ainsi que tout me quitte ?


Une lueur m'enveloppe, douce comme une caresse,
Je m'endors peut-être, mais pourquoi ? Je ne sais pas,
Le silence m'appelle, m'emporte avec tendresse,
Je m'envole, je crois... vers où ? Je ne saurai pas.

Mais soudain, je me souviens...

Autrefois, j'étais là, fier, pour les hommes et la terre,
Je respirais pour eux, je leur offrais la vie,
Sous mon ombre, ils trouvaient la paix, un abri,
Je veillais sur les oiseaux, les sangliers, mes frères.

Je les abritais des tempêtes et des éclairs,
Je n'étais qu'un arbre, simple, fort, enraciné,
Je donnais tout de moi, le souffle et la lumière,
Et je ne comprends pas pourquoi tout doit brûler.

Pourquoi ce feu me prend-il, me ronge et me dévore ?
Pourquoi suis-je seul, sans mes amis, sans les oiseaux ?
Ai-je fait un tort à ce monde, à cette terre ?
Je ne comprends pas... pourquoi mérite-je cette fin si
austère ?

 Fernand MARIASSOUCÉ - « Mes derniers instants »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

IL EST UN MATIN

Il est un matin où tout semble calme
Lorsque, sur les montagnes là-haut,
Les roches se décrochent. Sans âme,
Elles dévalent les pentes dans un assourdissant chaos.

Et voilà que sous les pieds des arbres
Le sol se met à glisser.
Dans un fracas épouvantable, des cèdres
S'effondrent, emportés sans pitié.

Les vallons jusqu'à lors verdoyants
Traversés par de nombreux ruisseaux,
Se creusent de plus en plus rapidement,
Se colorent d'un mélange de boues et d'eaux.

Les maisons se tordent, les murs se déchirent
Sous l'assaut impitoyable de la terre mouvante.
Elle se déchaîne comme une furie en délire
Prête à laisser une douleur persistante !

La terre s'abandonne et gronde.
Au réchauffement climatique, elle se dresse.
L'appelle de son désir de vivre, abonde.
Las, elle nous dit tout de sa détresse.

 Elisabeth SIMON - « Il est un matin »

« Kata'strophe »

 Julien DELAUNAY

Voici donc apparaître ta forme terrestre
Que le sort fait naître pour un dessin funeste
Tu es pur je le vois dans ton œil profond
Un regard vide qui demande pardon
Oh vent qui de nous deux
Est le plus malheureux
Celui qui perd la vie
Ou celui qui
Doit la prendre

« Un vent de tristesse »

force divine ou naturelle
la terre peut être bien cruelle
lorsque les cieux se ternissent
et que les visages se palissent
c'est au courage de faire loi
pour ne pas trembler d'effroi
risques naturels
et si la chaleur vous étouffe concentrez la dans votre cœur
laissez le vent souffler en boucle les cendres des
émotions de peur



Les œuvres de la catégorie

VIVE ALERTE AU RISQUE NATURELS

Nous devrions nous alerter,
Face aux fastidieux dangers,
Des problèmes cycloniques,
Ou pire, plus, des risques sismiques.
Il appert que ne s'étiole point le danger des volcans,
Qui dominant de leur stature, jusqu'au firmament.
Nous pourrions même nous estimer heureux,
Qu'en forêts ne s'étendent encore point des feux.
En cas de séismes, d'orages et de pluies intenses,
Notre crainte troublerait nos sens.
La subversion marine nous ferait regretter,
La sécheresse qui nous fait tant râler.
Les mouvements de terrain et les avalanches de
pierre,
Feraient regretter notre île belligérante d'hier.

 Myrna NEROVIQUE « Vive alerte aux risques naturels »



C'EST CON UN MÉGOT

Sur mon scooter pétaradant ma jeunesse,
Je l'ai emmenée en forêt,
C'est là qu'on allait avec Papi aux champignons,
J'avais même idée de lui demander sa main,
Dans ma poche, il y a encore la bague de tante Léonie,
Je suis rentré seul et tellement triste,
Quel gâchis !
Je ne pourrais jamais être heureux avec elle,
Elle qui vient de saccager la forêt de mon enfance
Et calciner mes souvenirs familiaux,
Elle a pas fait attention, a-t-elle dit,
J'avais même imaginé restaurer la cabane de chasse
Pour abriter notre futur nid, à nous et à nos enfants,
Du grenier, les bambins auraient adoré la vue sur les cimes,
Les cimes de ces arbres centenaires qui auraient dû nous enterrer tous,
Elle en a décidé autrement,
Les mégots, ça se jette pas au sol ! lui ai-je crié
Ce jour d'été, je n'ai même pas eu le temps de m'enflammer par un baiser d'elle,
C'est la forêt qui s'est embrasée,
Par un baiser de son satané mégot,
Elle s'est enflammée dans un brasier d'insouciance,
Envolés les souvenirs d'enfance et nos projets à deux,
Tout ça pour un satané mégot !
C'est con un mégot jeté au sol !

 Sandrine BOUVIER « c'est con un mégot »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

TERRE-MER

Ô Gaïa ! Ô Nature ! Ô Terre !
Alma Mater, ta robe se déchire
Comme un terrain glissant
Tu es nue, presque toute déboisée
Sans ta fresque foisonnante
Et ton chapelet de faune
L'Amazonie
Cache la forêt de risques
Un hectare en fumée ?
Un poumon terrassé
Tu tousses, tu trembles
Ton visage est tout pâle
Ta peau gratte jusqu'au sang
Dans une belle pluie de lave
Le soleil cogne
Et le désert progresse
Ton couchage en ozone
N'a plus de fermeture

Nos actions polluantes
Te font l'effet d'une serre
Tes tsunamis de larmes
Repeignent l'horizon
Tous dans l'œil du cyclone
Tu as un millier d'orages
Mais aussi des milliards
De solutions humaines
À ta disposition
Pour ton développement
Une avalanche de gestes
Afin de mettre au vert
La flore, ton joli pagne

 Mikky MUANDALI « Terre-mer »

L'ÂME SOÛLE

Je vous écris de mon âme soûle...

D'un idyllique éthylisme, mon âme
soûle
Se complait à se lamenter en de lon-
gues plaintes bleues
Et le flux de l'alcool dans mes artères
roucoule
Soulagement volatil de mes anévrismes
nerveux

Application d'anesthésiantes crèmes
Sur mon psychisme sinueux et endom-
magé
Nécessitant l'onction extrême
De ces boissons curieuses et ensorce-
lées

Et ses insidieuses actions dysleptiques
S'insinuant dans les alcôves de mes
digressions
Par de multiples langueurs dyslexiques
L'alcool s'attaque à mon élocution

La langue empâtée et l'esprit empêtré
Dans de bourbeuses réflexions
Mon âme soûle, hébétée,
Se repose de ses obsessions

Une solution ? Un pansement, je dirais
Et comme sous chaque gaze, l'infection
guette
Être dans le gaz de moi ne ferait
Qu'un homme par l'éthanol mené à la
baguette !

Une addiction ? Un pincement, je pen-
serais

Une affliction qui touche tant de
bonnes gens
Une attrition qui jamais ne penserait
L'astiction d'un être humain rageant !

Liberté Chérie, je veux devenir de toi
un franc-maçon
De ta loge étonnamment toxique et
maintenant affranchi
À jamais, je veillerai résilient comme à
la naissance de ta construction
C'est dorénavant et infiniment que le
pas sera franchi !

Dans le temple de mon être, j'érige des
colonnes,
Symboles de force et de sagesse, dans
la lumière et l'ombre.
Sur l'autel de ma conscience, je sculpte
mes propres icônes,
Liberté Chérie, mon guide, dans ce
labyrinthe où je sombre.

Liberté Chérie, tu es une métaphore,
tout autant qu'un sémaphore
Je suis loin des horreurs que tu as su-
bies pour naître
Mais les terreurs dont je suis fourbi
m'ont rendu plus fort
Et j'en suis certain, de mon avenir,
elles m'ont rendu scoreur !

Je vous ai écrit de mon âme sous le
vent... de la liberté !

 Nicolas GOVIN « l'âme soûle »



Les œuvres de la catégorie

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Le ciel m'est tombé sur la tête
Puis il a balayé nos demeures
Les arbres inclinés, eux, se meurent
Ma tête, c'est tout ce qu'il me reste en fait
Quant à elle, la mer,
Elle a débordé de colère
Ses flots déchaînés ont dévoré la terre
L'océan nous a plongé dans une profonde misère
Hélas, je ne pourrais point oublier
Ce bruyant silence après sa traversée
Car autant emporte le vent
Provoqué par ce terrible ouragan.

 Mathieu HAUGUEL
« Autant en emporte le vent »

L'orage est puissant,
Le tonnerre gronde !
Et soudain ...
Tombe la foudre.
Le courant s'envole.
Probablement, a-t-il eu envie de prendre l'air ?
La lumière, elle, sombre.
C'est l'hécatombe!
Les dossiers se meurent,
sauf si l'onduleur, lui, n'a pas vu l'heure.
La technologie tiendra-elle son pari ?
En seulement deux heures, c'est paralysé qu'elle finit.
Les éléments savent manier l'épée et j'ai sorti mon crayon à papier.

Jessica GIRARD « l'orage »

PROTÉGEONS NOTRE TERRE

Qu'elle est belle notre Terre
Avec ses étendues de forêts verdoyantes
Qui s'étirent le long de nos rivières
Ou qui habillent nos collines et leurs pentes !

Elles nous donnent une ombre appréciable
Mais aussi l'oxygène si précieux
En complément de cette fraîcheur si agréable
Pour que nous vivions au mieux.

Et pourtant il suffit de si peu
Pour provoquer un grand feu.
Parti de rien ou d'un geste malheureux
Les dégâts peuvent être désastreux.

Qu'il soit accidentel ou provoqué
Peu importe les circonstances.
Malgré les efforts de nos pompiers
Graves seront les conséquences.

Alors pour ne pas détruire le poumon de la Terre
Pour la transmettre intégralement aux suivants
Il faudrait plus de respect dans l'air :
Soyons plus prudents et plus vigilants dorénavant

Pour que vivent la terre et ses forêts
éternellement !

 Joelle WIRTZ - « protégeons notre terre »



Les œuvres de la catégorie

Arts
littéraires

MA BELLE PLANÈTE TERRE

J'ouvre mes yeux pour contempler,
Contempler ma belle planète Terre aux mille merveilles,
Chaque matin, elle me réveille, avec le chant des oiseaux,
Cette harmonie est un mystère de la vie,
En te parcourant, je découvre des tableaux, des cadeaux,
Ma belle planète Terre si resplendissante,
Autrefois si verdoyante,
Colorée par de belles somptuosités,
Un paysage chromatique au son du réchauffement climatique,
La douleur est de plus en plus forte, elle en devient chronique,
Les glaciers pleurent,
Tes larmes coulent,
Semence, imprévoyance, souffrance,
Les océans malheureusement montent insidieusement et silencieusement,
Déforestation, inondation, altération,
Le vent souffle, hurle, les arbres dansent, les toits s'envolent,
Tu souffres, tu pleures, tu trembles et pourtant tu nous portes chaque jour,
Tu es notre habitat le seul et unique,
Tu es la beauté de notre avenir,
Et c'est à nous de prendre soin de toi pour que l'on puisse continuer à y vivre...
Merci ma belle planète Terre.

 Annabelle CAMPILLO - « ma belle planète Terre »

TRENTE-HUIT

Que fer Que cri et poudre
sous la canicule sourde
Que fer où fuir
Dans le soir meuglé de noir
D'où venez-vous passant ?
D'un bois sans eau sans voix
d'un sous-terrain carrelé de vers fusant
Quelle en est la route ?
Creusez en-dedans vous
écartez l'entraille tassez la foi mais
l'oreiller musqué des muqueuses
gardez-le pour rêver
au-delà de vos peaux
J'ai creusé poussé tassé
déroulé les lianes en déroute
maintenant l'oreille sur
trente-huit degrés mous
Je rêve un bois sans voix
Sans fer Sans cri sans poudre
sous la canicule sourde

 Jeanne VERON
« trente-huit »



AU FEU

Joue sur le sol
Dans les plis de la tente
La forêt bruisse
Où sont les animaux ?
Alors un bruit de vent très lourd
Un peu âpre en bouche à l'ouïe
Soudain le rougeoiement
la fumée
On étouffe
Soudain l'enfant qu'il faut porter
les braises me griffent
Soudain l'angoisse les doigts
claqués dans la portière les yeux
fixés sur les billes rouges
dans le grand tapis noir
Alors la fuite
Tous les cœurs amassés dans la voiture
les caresses les mots pour l'enfant
Les feuilles sèches crissent au vent
Nous dormirons par terre ce soir
sur le parvis avec les scarabées
toussant guettant l'arrivée noire
des braises furtives

 Jeanne VERON
« au feu »



Arts
littéraires

Les œuvres de la catégorie

ESSORER LA BOUE

Puis-je encore m'apaiser en écoutant les cordes s'acharner sur mon toit comme une nouvelle menace. Dois-je encore y penser à ce jour où le fleuve est sorti de son lit noyant mes souvenirs. On m'est venu en aide dans le lieu que j'occupe ou les pluies diluviennes ont bâti leur empire. Les hommes du feu m'aidèrent me hissant hors de l'eau et mirent sur le canal une femme lourde et lasse. Comment puis-je oublier l'effroi qui m'a saisi quand j'ai vu ces remous me faire prisonnière Me sentir bien chez moi me paraît difficile quand l'effluve de l'argile imprègne le coton. Qui suis-je pour me livrer quand tout le voisinage vit par son paysage la même trahison. N'a-t-on pas trop de boue, de pertes et de fatigue pour pouvoir vivre en paix les dégâts loin derrière ? Nous pouvons nous unir pour éviter ces drames : cristalliser la peur pour sublimer l'action. S'exercer au vacarme quand il est simulé surtout le prévenir sans le sous-estimer. Consolider nos forces sécuriser nos murs pour que de nos efforts naisse la sérénité. Aménager l'espace autour de la nature si on veut qu'elle arrête de forcer la cloison.

 Esther FROGER-ROBERT - « essorer la boue »

À TOUT MOMENT

Être assis au bord de l'eau
En pensant que tout est beau
Voir s'envoler les oiseaux
Suivant la proue des bateaux
Quand le ciel s'assombrit
L'horreur vient sans préavis
Un terrible tsunami
Nous fait couler dans l'oubli
Nous aimons vivre sur un nuage
Mais c'est une fausse idée
À tout moment voilà l'orage
Qui vient pour nous foudroyer
Nous aimons profiter du vent
Mais ce n'est pas notre allié
À tout moment une tornade
Vient pour tous nous emporter
Se lever tous les matins
Comme toujours l'air de rien
Pensant juste à notre bien
Aujourd'hui n'en sera rien
Les sirènes hurlent tout autour
Un tremblement, un bruit sourd
Font s'écrouler toutes les tours

C'était notre dernier jour
Nous aimons vivre sur un nuage
Mais c'est une fausse idée
À tout moment voilà l'orage
Qui vient pour nous foudroyer
Nous aimons profiter du vent
Mais il n'est pas notre allié
À tout moment une tornade
Qui vient tous nous emporter
Nous ne sommes pas tout puissant
Juste là en cet instant
C'est la nature qui choisit
Quel temps dure le sursis
Nous aimons vivre sur un nuage
Mais c'est une fausse idée
À tout moment voilà l'orage
Qui vient pour nous foudroyer
Nous aimons profiter du vent
Mais il n'est pas notre allié
À tout moment une tornade
Qui vient tous nous emporter

 Kévin BARREAU - « A tout moment »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

PLOMB 40

La bouche chaude la tête lourde sortie d'un sommeil trop léger. Déjà les minces rayons de soleil transpercent les rideaux — l'obscurité n'a amené aucun soulagement.

Laisser couler l'eau s'agripper au sentiment de frais fugace sous la douche. Espérer un frisson qui ne vient pas.

Poser le pied sur le bitume bouillonnant qui s'empare des poumons. Changer de trottoir poursuivi par le soleil assassin. Percevoir un bref air glacé s'évader d'un magasin ouvert. Dans la rue les chiens halètent et devant eux des enfants jouent avec l'eau d'un robinet qui éclabousse le pavé sec. Ici on étouffe sous les joules.

Parsemés les corps mous se meuvent par nécessité trop lourds pour être irrités. Le sol fournaise et l'air épais les écrasent, contraints à se rassembler dans les petits carrés d'ombre des parasols en terrasse. Entre les briques les arbres n'ont plus de larmes à pleurer — la terre est aride l'air a tout aspiré.

La ville se dilate, ardente. C'est un brasier sans feu que l'on respire.

Changer de trottoir, encore. Chercher l'abri, se retirer du sauna grandeur urbaine. Trouver du réconfort dans la mécanique vibrante d'un ventilateur ou dans l'haleine artificielle d'une climatisation senteur poussière d'un monde dépassé.

Le thermostat est cassé les chiffres s'emballent — Le sens-tu ?

 Alix FILIPOWICZ - « Plomb 40 »



ERUPTION

Je ne voyais plus le ciel, il n'y avait que la fumée
Qui agressait ma gorge, infiltrait mes narines
« Partez vite » avait prévenu la télé
« Vos terres seront brûlées, et vous crierez famine »

Nous avons pu fuir, sans nous laisser surprendre
Mais en laissant derrière moi le lieu de mon enfance.
Ma vie et mes souvenirs furent réduits en cendres
Nous avons négligé le volcan, et payé cette offense

Et la vie a recommencé,
petit à petit

Les plaines ont fleuri, les oiseaux font leur nid
J'ai grandi maintenant, mais je me souviendrai toujours
Du jour où le volcan s'est réveillé dans un bruit sourd.

 Gabrielle ALEZRA - « eruption »

Il a suffi d'une étincelle
Une bouffée d'air qui la révèle
Un brin d'oxygène sur la braise
Et la flamme connaît genèse
Naissance d'un feu dévorant
Galvanisé pas la terre sèche
Du soleil il est l'enfant
Mais de la vie il n'est la crèche
Feu de forêt assassin
Rubis dans le vert
Il s'étend bientôt sans fin
Et dévore les fruits de la terre
Nature fragile en péril
Le vent se fait vil
Il emporte les graines embrasées
Par les hautes flammes propagées



 Ary RAMOS- « départ de feu »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Technologiquement, je rêve à me penser savant.
Humainement, je me sent tout puissant.
Par le vent, la vague, le tremblement et le soleil.
Je pense contrôler les quatre éléments.
Mais soudainement, ils me sortent de mon sommeil.
Me rappelant à qui de droit.
Que même, si j'en donne l'illusion, je ne suis qu'un passant.
Par le vent, la vague, l'avalanche.
La nature de surcroît prend sa revanche.
Mais qui suis-je au fond ?
Un plancton, une abeille, un système sensorielle.
Un humain qui façonne le monde de ses mains.
Un humain qui se veut souverain.
Par le feu, l'eau, le vent et la terre.
Qui suis-je dans cet univers ?
Une particule aussi fine soit-elle.
Ai-je plus de valeur qu'une simple abeille ?
Et par la force du destin, du hasard et du chemin.
Je rêve d'un demain, d'une harmonie qui nous unit.

 Jérémie VIRLOUX - « Les éléments »

MA TERRE

Toute petite déjà
Lors de mes tous premiers pas
Sur la terre, pieds nus, je courais
Telle une tornade, rien ne m'arrêtait
Envie de croquer la vie
Presser de grandir aussi
Découvrir une avalanche de saveurs
Tant par les yeux que par le cœur
Ma terre j'ai aimé la sentir
Du sable plein les mains
La regarder fleurir
Faire la roue dans le jardin
Réceptive au monde des animaux
Qui d'un regard, vaut mieux qu'un mot
Eveillée à la nature
La terre panse mes blessures
Oui mais voilà dans ce paradis
Des événements surgissent ici
Blessant ma terre, imprévisibles,
Et moi aussi, tellement sensible
La voir souffrir c'est vraiment dur
Quand un tsunami se dresse tel un mur
Et la détresse de tous ces gens
Après le passage d'un ouragan
J'ai toujours eu peur de l'orage
Et ça depuis mon plus jeune âge
Peur des séismes et des volcans
Et de l'infiniment grand
Mais ma terre est fidèle et forte
Telle une amie me reconforte
Des pluies de rire, on rebatit,
Que ce soit le matériel ou la vie.

 Sabrina LENOIR - «Ma terre »

Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Technologiquement, je rêve à me penser savant.
Humainement, je me sens tout puissant.
Par le vent, la vague, le tremblement et le soleil.
Je pense contrôler les quatre éléments.
Mais soudainement, ils me sortent de mon sommeil.
Me rappelant à qui de droit.
Que même, si j'en donne l'illusion, je ne suis qu'un passant.
Par le vent, la vague, l'avalanche.
La nature de surcroît prend sa revanche.
Mais qui suis-je au fond ?
Un plancton, une abeille, un système sensoriel.
Un humain qui façonne le monde de ses mains.
Un humain qui se veut souverain.
Par le feu, l'eau, le vent et la terre.
Qui suis-je dans cet univers ?
Une particule aussi fine soit-elle.
Ai-je plus de valeur qu'une simple abeille ?
Et par la force du destin, du hasard et du chemin.
Je rêve d'un demain, d'une harmonie qui nous unit.

 Jérémie VIRMOUX - « Les éléments »

Il a suffi d'une étincelle
Une bouffée d'air qui la révèle
Un brin d'oxygène sur la braise
Et la flamme connaît genèse
Naissance d'un feu dévorant
Galvanisé pas la terre sèche
Du soleil il est l'enfant
Mais de la vie il n'est la crèche
Feu de forêt assassin
Rubis dans le vert
Il s'étend bientôt sans fin
Et dévore les fruits de la terre
Nature fragile en péril
Le vent se fait vil
Il emporte les graines embrasées
Par les hautes flammes propagées

 Ary RAMOS - « Départ de feu »



AVALANCHE

Les vacances, enfin !
Une semaine de bonheur au cœur du massif alpin.
Sommets et neige à perte de vue,
Font de la randonnée une activité plus que prévue.

Elle est savoisienne aguerrie,
Il est venu depuis Paris.
Tous deux ont une même envie,
Gravir ce beau sommet qui les défie.

Chacun de leur côté ils regardent la montagne se dresser,
Imposante dans toute sa majesté.
Avalanche d'émotions,
Frissons, adrénaline, excitation.

Cette montagne, ils voudraient la conquérir,
Mais certainement pas au risque de périr.
Depuis quelques années le réchauffement climatique,
Rend plus périlleuse l'ascension de ce beau pic.

Eh oui, la neige ne peut toujours montrer patte blanche
Quand on abord avec elle le risque d'avalanche.
Il faut dès lors se montrer prudent,
Ne pas la gravir par tous les temps.

Heureusement il y a les conditions météo,
Ainsi que la précieuse expérience des guides locaux.
Si c'est vert, ils enfilent leurs sacs à dos,
Car téléphone, sonde et pelle ne seront pas de trop.

Par chance la météo est clémente,
L'office du tourisme confirme qu'ils peuvent gravir la pente,
Mais ils devront être deux, partir seul serait dangereux.
Et puis entre eux, ne pourrait-il pas naître un petit feu ?

L'ascension prend du temps,
Randonner doucement permet d'être prudent,
Pour elle comme pour lui pas d'accident,
Mais à l'arrivée, une avalanche de sentiment.

 Claire MORRIER - « Avalanche »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

TEMPÊTE

Tempête de vent ou tempête de pluie
Tempête de neige, tempête tout court
Dans le fracas, destruction et dans le bruit
Tu voles, survoles, tournes tels un vautour

Tempête de grêle, tempête de mer,
Tempête d'orage, tempête tout court
Dans un vacarme d'éclairs et tonnerre
Tu blesses nos âmes, nos cœurs pour toujours

 Céline LIEVENS - « Tempête »

NOIR TUNNEL

L'enfance, la neige, le soleil, la vie,
Le bus qui roule mais la mort qui rôde.
Un camion citerne au loin et dans le bus, la vie d'enfants
Mais la mort qui s'en fout.
Le camion, un choc, le bruit, des flammes,
Le rien.
L'horreur, des cris d'enfants seuls,
La peur, la souffrance
Et dieu qui s'en fout.
Puis...
Des lumières, des mains pour les enfants.
Mais trop d'adieux, de pleurs,
Vies noires,
Tunnels.
Je rêve d'un demain, d'une harmonie qui nous unit.

 Dominique ZÉDET - « Noir tunnel »

AU FIL DES PLAGES

Sur ces rives dorées, charmeuses et plaisantes
Où les eaux caressent, lascives,
Les sables envoûtants,
Ressurgit en mon cœur la peur d'une menace:
Un monstre immense qui déferle
Sur le sable brûlant.
Je vois, rapaces, les flots lourds
Mêlés aux chairs, à la bouillasse sombre
De sable et d'ossements,
Les débris qui fracassent sans trêve
Les amoureux étreints, les gens perdus
Dans les sables mouvants.
Leurs cris noyés me glacent
Quand le soir couvre d'un linceul
Les grains de sable blanc,
Qu'aux portes ouvertes de la mort,
Mes pleurs signent ma déchirure
Dans les sables de sang...
...Parfois sous le ciel lumineux,
Un rêve bercé de vagues fluettes
Montre un sable charmant:
Des châteaux s'effacent en mer
Et baignés d'une douce symphonie
Sur le sable émouvant,
Couverts de paillettes ensoleillées,
Apparaissent rieurs dans leurs jeux sages,
Mes deux amours d'enfants.

 Dominique ZÉDET - « Au fil des plages »



Les œuvres de la catégorie

CYCLE DE VIE

JE NE BOUGERAIS PAS D'ICI

Il fait seulement un peu gris tout va bien,
Et puis cette maison je la connais bien,
J'y ai mis mon cœur, ma sueur, mes mains,
Tes souvenirs, tes cachettes, dans chaque recoin.
Elle est bien ancrée, c'est lourd un parpaing.
Je ne bougerai pas d'ici.
Il y a tant d'histoires, d'articles qu'on lit
Tant de drames aux infos de midi...
Il n'est jamais rien arrivé ici.
On se voit demain, je te raconterai la nuit
Le soir tombe, la pluie s'acharne sur le toit,
Là-bas au village les sirènes aboient,
La rivière déborde, le jardin se noie.
Comme il y a vingt ans ça ne durera pas.
La route est encore dégagée en-bas,
Je peux rester ici.

Il y a tant d'histoires, d'articles qu'on lit,
Tant de drames aux infos de midi...
Il n'est jamais rien arrivé ici.
Appelle-moi demain, quand ce sera fini.
Je suis aveugle, le courant est coupé;
Ce que j'ai pu je l'ai monté au grenier;

Je compte les heures, l'eau ne cesse de monter
Si vient une vague, est-ce que je suis prêt ?
J'entends la montagne se déchirer,
Je ne peux plus partir d'ici.
Il y a tant d'histoires, d'articles qu'on lit
Tant de drames aux infos de midi
Il n'est jamais rien arrivé ici.
Prends des nouvelles demain, ce sera fini.
Photos, jouets, vêtements et dessins,
Notre douce rivière emporte tout au loin.
Et je m'en fous et je pleure dans mes mains
Et je veux vivre et sentir ton parfum
Mon enfant je veux te revoir, mais soudain...
J'aurais dû partir d'ici.
Pardonne-moi cet appel qui te le dit.
Un disparu aux infos de midi
Ça n'était jamais arrivé ici.
Ce n'est plus ma voix au bout de la nuit.

 Sylvain GARDÈRES
« Je ne bougerais pas d'ici »

Je suis déposée sur la terre.
Je me fais recouvrir vivement.
C'est chaud,
c'est humide.
Je grandis.
Je grandis.
Je sors de la terre.
C'est beau la lumière !
Je me nourris.
Je grandis.
Je grandis.
Je me crée une écorce.
Je suis déjà grand,
je suis plus fort,
mes racines s'étendent.
Je grandis.
Je grandis.
J'absorbe la pluie.
De la lumière je me nourris.
Un feuillage je construis.
Je grandis.
Je grandis.
Un individu passe,
quelque chose tombe,

de la fumée apparaît.
Je grandis.
Je grandis.
Un feu s'embrase.
Il fait chaud,
Il fait chaud...
Il fait très chaud.
Le feu traverse ma peau.
Je me sens mourir.
Je me sens mourir.
Mon écorce brûle.
Il fait chaud.
Je perds mon feuillage,
je tombe,
je me mélange à la terre.
Je me sens mourir.
Je me sens mourir.
Le feu se propage,
il s'attaque aux autres arbres.
C'est lui qui grandit.
C'est lui qui grandit.

 Mélanie MOREL - « Cycle de vie »

Texte explicatif :

Mon texte aborde les risques de feu de forêt déclenché par l'Homme. J'ai réalisé une tentative d'expérience de penser comme un arbre. J'ai cherché à être objectif, à épurer le texte et j'y ai ajouté un peu d'anthropomorphisme. Il faut trouver le juste milieu. J'ai mis en avant les pensées "primaires" de l'arbre et j'y ai ajouté un côté poétique et sensible. Pour mes références, je me suis inspirée des œuvres d'Anaïs Paquin Pour une écriture pieuvre, et de Vinciane Despret Et si les animaux écrivaient ? .



Arts
littéraires

Les œuvres de la catégorie

CYCLONE

Fort de France, la bien nommée,
Souillée, battue, assaillie,
Exténuée, mais vent-debout
Comme une mère sacrifiée,
Démembrée de toitures
Et de sa moelle de voitures
Dans les éclats des tessons
Et la glue des mornes aux morves-glas.

Fort de France, où l'on ne dormait pas,
Nos vitres, barrant aux vents, ce droit
De nous vendre, de nous prendre
Comme des esclaves d'effroi,
Comme d'autrefois !

Fort de France, où nos bougies, fières comme un seul homme
S'élevaient pour dire :
« Cyclone, je te vois, je te hais,
Mais demain, nue et souillée, je me relèverai,
Enceinte de mes fils « espoir » et « fraternité » !

Fort de France où j'ai vu des chiens, voler
Et mon aïeule, pleurer,
Se remémorant le St Pierre de son père
Et les cendres de son passé,
Sa main ridée dans la mienne, jeune de dix années,
Tremblant d'avoir contre moi
Les vents des Enfers, en ma mémoire, pour l'éternité...

 Olivier THALY
« Cyclone »

AVANT LA PLUIE

un asparagus rampe et s'étend nu sur la route
un chaton épargné miaule dans les égouts
un sac plastique craque sous les bourrasques de vent
on avance sur le côté de la route en parlant fort

les voitures filent à toute allure pour réduire le temps
leurs phares éblouissent les chiens errants
quelques-uns sont percutés et mis sur le côté
les criquets se font rares et discrets
comme nous ils attendent l'éclosion de la pluie

il nous reste quinze minutes avant le déluge

au virage serré la flamme d'un autel sauvage vacille
à la fenêtre d'une maison un homme fume dans
l'ombre

il tousse et crache ses poumons avant d'avoir fini sa
cigarette
lui aussi attend l'orage

on avance et la constante du paysage
ce sont les déchets
leurs nids sont inertes mais très féconds
on les utilise comme repères :
ici les rues n'ont pas de noms

on sait qu'il est bientôt minuit
le bateau au loin tonne son arrivée

nous sommes au port
et le stable nous échappe
insolentes les vagues hurlent
préparez-vous
au dos des maisons
l'eau s'infiltrera
dans les crevasses
les réservoirs d'eau
seront boueux
le canal débordera
préparez-vous

nous prions
la digue doit tenir
la digue doit tenir

nous sommes prêts
les vagues cassent nos rires
et en chœur la pluie nous avale.

 Marie PRADIER
« Avant la pluie »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

 **Philippe LANCASTEL**
« Chaud devant »

CHAUD DEVANT

Les pins grillent
Et fument comme des pompiers
Au temps des canicules
La terre fait cendrier
On ne pourra plus dire :
« Le soleil brille, le ciel est bleu »
Il faudra désormais
Dire le soleil qui brûle
Et voir le ciel en feu
Voir disparaître l'âme des forêts
Soldée au prix fort
De l'été

LA TERRE À NOS ENFANTS

La terre pleure. Pleure du sang d'hier qui
coule aujourd'hui.
La terre pleure. Pleure de ses artères que
la mort, elle nourrit.
La terre pleure. Pleure de ce mépris, arro-
sée de midi à minuit.
La terre pleure. Pleure, partout, envahie,
au fond de ce puits qu'elle pensait infini.
Nos enfants pleurent. Pleurent de cette
dette qui chaque jour essuie le vomi de
l'héritage promis, promis.

 **Line GROSOL**
« La terre à nos enfants »

17 h, Boulevard de la Liberté

Chaque mois de juin j'y pense,
J'y pense et jamais je n'oublie,
Car cela fait bientôt quinze ans
Que j'en ai presque six,
Et toujours dans ma tête :
Kermesse annulée, énigme dans la cuisine –
Comment faire chauffer le biberon du bébé ?
La boue emporte les photos de mariages
Et les souvenirs d'une vie : malgré tout,
Les catastrophes ne partent pas en vacances d'été.
Les hommes importants en costume
De près, semblent soudain plus petits
Mais peu importe leur bord,
Tous partent à la dérive
Face aux rivières qui s'agitent.
Alors, parfois dans mes rêves
Je me laisse emporter par les flots,
Sous le ciel réglisse,
Dans les champs couleur menthe à l'eau,
Inquiète, j'observe la pluie et l'orage au loin.
Ici, pas de Radeau de la Méduse, d'Ulysse ou de Scylla,
Pas de créature mythique cachée sous les gravats,
Seulement des héros sans visage du quotidien
Qui repoussent les obstacles
Pour se tendre la main.

 **Léane COUDRAY**
« 17h, Boulevard de la liberté »



Arts
littéraires

Les œuvres de la catégorie

Ô NATURE, QUAND TU T'EXPRIMES

Le ciel s'assombrit subitement
Le bleu de là-haut devint tourment
Oiseaux et insectes se turent
Seuls résonnaient quelques murmures
L'angoisse des femmes et enfants
Se dévoilait en multiples chants
Tant la nature fut violente
Sa bonté soudain indolente
Vents, tornades et inondations
Avalanches et éboulements
Vinrent les frapper de plein fouet
A faire crier un pauvre muet
Les yeux mouillés, encore hagard
Déambulant au gré du hasard
Quelques hommes fouillant les ruines
Glissant, trébuchant dans la bruine
A la recherche de leur proche
En injuriant Dieu de reproches
Tant la nature fut violente
Sa bonté soudain indolente
Vents, tornades et inondations
Avalanches et éboulements
Vinrent les frapper de plein fouet
A faire crier un pauvre muet



Sylvie LIEVENS

« Ô Nature, quand tu t'exprimes »

MINES DÉCONFITES

Insensible aux ondées et aux rayons solaires,
Au temps qui passe ou qu'il fait,
Insensible aux desseins stellaires,
Aux vérités profondes ou aux discours contrefaits,

Ce 9 mai, la mine se forait et s'explorait encore
Sous les mains expertes de l'ouvrier écossais
Concentré sur son geste, en quête d'un trésor.
Mais soudain, au cœur des couloirs de Westray...

Une lame incandescente fendit la grisaille souterraine
Telle une étoile filante attachée à sa blanche traînée.
Dans cet instant, la lumière souveraine
Emporta tout, sans se retourner...

Le défilé des secondes suspendit son vol opaque –
Tel un mot assassin coulant du bout des lèvres
Avant de se muer en hurlement démoniaque
Condamnant au supplice vingt-six orfèvres...

L'enfer s'ouvrit sous leurs pieds.
Le coup de grisou ravageur
Condamna ses prisonniers
Sous son sceptre tapageur.

Onze corps, onze âmes perdues errent ainsi
En billes égarées dans les rochers cimentés
Et dans les cœurs de familles transis
Par ces deuils à jamais fragmentés.



Olivier WOIPPY

« Mines déconfites »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Les saisons défilent, se délient et défient les éléments terrestres. Nous sommes les esclaves de leurs radicales fluctuations. Nous les subissons autant que nous les jouissons. Chaque période de l'année apporte son lot d'incertitudes sur notre condition humaine, celle de notre vie ou de notre survie.

Originaire du Sud de la France, j'évolue encore souvent dans l'insouciance. Je me laisse porter par les cieux bleus et les rayons du soleil. Notre astre règne en maître presque chaque jour. Je connais pourtant les irréversibilités du climat de ma région. Je les sais parfois implacables, sans pitié. Personne n'est à l'abri de rien, où que nous soyons. Dame Nature nous supplante. Les catastrophes naturelles s'enchaînent de mal en pis. L'imprévisibilité de la Terre se répand sur les différents continents. Sa puissance met en exergue notre impuissance face à elle. Les humains deviennent insignifiants devant tant d'ascendance.

Dans ma commune rurale, règne la plénitude de ses quelques habitants. Tout le monde se connaît. Tout le monde s'entraide, ce qui demeure une valeur rare et chère de nos jours.

Je vis au cœur de vignobles, d'une garrigue vallonnée, d'une flore florissante, d'une faune diversifiée. Le relief des environs entoure ma maison à flanc de collines. De ma terrasse tropézienne, j'aperçois le clocher de l'église, les habitations et de vastes étendues de plaines viticoles. Un majestueux micocoulier solitaire centenaire se trouve juste en face de ma vue. Son tronc solide d'un très large diamètre laisse apparaître certaines racines ancrées en profondeur. Sa hauteur dépasse les maisons avoisinantes. Il domine cet espace et le sublime. Ma terrasse de toit me permet non seulement d'observer l'horizon mais aussi d'avoir le ciel pour plafond. De là-haut, j'admire les profondeurs de sa lumière ou de son absence. Les jours et les nuits enseignent et inspirent. Les Hommes se sont inspirés de la nature dans chacune de leur création. Véritable source de vie et d'enseignement, je ne pourrais jamais vivre loin d'elle. Pourtant, elle peut aussi se montrer effrayante.

Lorsque le printemps pointait enfin son nez pour mettre un terme à un hiver froid et parfois gelé, ma grand-mère me répétait souvent ce dicton : « En avril ne te découvre pas d'un fil ; en mai fais ce qu'il te plaît. ». Cette année, je ne me suis découverte d'aucun fil, ni en avril, ni en mai pas même en juin. Malgré notre climat méditerranéen, le temps aléatoire ne nous a offert aucun printemps. Nous ne pouvions rien prévoir. Pluies éparses et relents hivernaux s'entremêlaient avant que ne s'imposent les fortes chaleurs estivales. Sans aucune transition, les températures suffoquantes ont envahi notre sèche région. Des incendies « involontaires » ont carbonisé des hectares de garrigue. Les raisons évoquées ? Des cigarettes jetées par les fenêtres de voitures. La bêtise humaine et ses ravages... mes congénères complices d'une destruction catastrophique de lieux magiques et insolites tous les ans.

Lorsque le printemps pointait enfin son nez pour mettre un terme à un hiver froid et parfois gelé, ma grand-mère me répétait souvent ce dicton : « En avril ne te découvre pas d'un fil ; en mai fais ce qu'il te plaît. ». Cette année, je ne me suis découverte d'aucun fil, ni en avril, ni en mai pas même en juin. Malgré notre climat méditerranéen, le temps aléatoire ne nous a offert aucun printemps. Nous ne pouvions rien prévoir. Pluies éparses et relents hivernaux s'entremêlaient avant que ne s'imposent les fortes chaleurs estivales. Sans aucune transition, les températures suffoquantes ont envahi notre sèche région. Des incendies « involontaires » ont carbonisé des hectares de garrigue. Les raisons évoquées ? Des cigarettes jetées par les fenêtres de voitures. La bêtise humaine et ses ravages... mes congénères complices d'une destruction catastrophique de lieux magiques et insolites tous les ans.

Maintenant, l'automne a balayé l'été, sa sécheresse, sa canicule et ses cigales. Il déploie sur la nature environnante sa palette de couleurs chaudes, vives et sombres à la fois. L'air se rafraîchit sous des bourrasques de vent.

Aujourd'hui, le ciel s'assombrit de plus en plus. Notre astre solaire se camoufle derrière de lourds nuages, emportant mon moral avec lui. Le mauvais temps s'annonce, mais lequel ? Je m'attends à une forte pluie qui abreuverait la terre l'espace d'un moment, juste ce moment qui étancherait sa soif. Puis, le pays retrouverait son rythme quotidien, paisible et lumineux.

Par curiosité, je me connecte sur internet pour m'informer du bulletin météorologique. Des alertes envahissent la toile. Les mêmes gros titres sont affichés : « Vigilance rouge dans le département de l'Hérault à partir de 17 heures ». Il est déjà 15 heures. Lorsque je lève les yeux pour voir cette masse nuageuse qui nous surplombe, je suis rassurée d'être chez moi. Je continue à lire les informations : « Attention à la population, restez dans un lieu sûr dès que vous le pouvez. Episode cévenol attendu dans l'Hérault à partir de 17 heures. Orages prévus avec de fortes pluies intenses, des vents violents. Nous vous le rappelons « Département placé en vigilance rouge ! ».





Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Un épisode cévenol... l'une des craintes des résidents de ma région en automne. Il peut se révéler dévastateur tant sa force se déploie sans que nous ayons aucun contrôle sur lui. Ce phénomène provient de la Mer Méditerranée, plus précisément du Golfe du Lion. Le vent délivre un air chaud chargé d'humidité qui s'oriente ensuite vers le Nord. Obstrué par le massif montagneux des Cévennes, il remonte et vient percuter l'air froid en altitude provoquant ainsi une condensation de l'eau. Des nuages épais et sombres viennent s'installer dans notre ciel désormais très perturbé. Ici, notre planète se déchaîne et s'exprime par le tonnerre, les éclairs et les trombes d'eau. Il est 17 heures, l'obscurité envahit le jour. Je débranche mon compteur électrique. Je parsème mon antre de bougies, mes sens éveillés sur les déchirements des éléments.

Il est minuit et demi. Dehors, le déluge. Dedans, l'étrange fascination.
Une nuit automnale m'offre un spectacle
À la fois envoûtant et effrayant.
Elle m'invite vers une troublante fascination
Pour une beauté chaotique d'un événement incontrôlable,
D'un déchaînement des éléments.
Leur colère et leur révolte s'élèvent devant moi.
J'assiste à une manifestation naturelle qui me dépasse, qui nous dépasse
Et qui nous relaie au rang de spectateurs ébahis
Ou de victimes tourmentées.

Une violente tempête s'abat sur mon toit
Et sur l'ensemble de mon entourage.
Tout tremble, tout semble fébrile.
Le vent souffle contre les murs et s'engouffre par les fenêtres.
Il fait danser la végétation ou la malmène.
Il ne murmure pas, il crie, il s'époumone
Et exprime une rage.
Des orages intempestifs lors d'un tel événement
Occupent toute la scène avec son jeu de lumière
Et ses sonorités résonnantes.
Les averses ne cessent de croître, il pleut comme le poing.

Les gouttes flanquent des uppercuts à chaque paroi sur lesquelles elles se répercutent.
L'eau coule et s'écoule de partout.
Grâce à son mouvement fluide, insaisissable, elle s'immisce où elle veut
Et transforme nos ruelles en torrents. J'entends son écoulement
Comme si des ruisseaux de cascades bornaient ma maison.
Il m'est impossible d'ouvrir ma porte pour regarder l'étendue de ses cours.

La noirceur des cieux attisée par de sombres nuées
Attire et subjugué par son aspect ténébreux.
Des éclairs jaillissent de toute part comme des geysers.
Leur nombre et leur vitesse semblent inaccessibles
Tellement ils fusent, tellement ils transpercent le ciel,
Tellement leur fulgurance m'aveugle.
À chacun de leur éclat, ils fendent l'obscurité
Pour défier les Ténébres ou les déchaîner encore plus.
J'attends ces éclairs d'une vive intensité.
Je compte les secondes : un, deux, trois...
Le tonnerre s'exprime enfin,
Il gronde, il tonne bruyamment
J'entends de loin son bombardement puis de plus en plus près.

Les éclairs ne cessent de parcourir le ciel et de le cisailer.
Cela ressemble à une arme blanche et aiguisée tranchant l'obscurité
Pour laisser apparaître une lueur très vive, intense et brève
Mais qui a la faculté de se propager de partout.

Les cieux ne sont jamais silencieux
Discrets ou bavards, ils transmettent tôt ou tard
L'insurrection dévastatrice de notre planète Terre.
De sa destruction à sa renaissance.



Claire LAVICTOIRE

« La Terre révolutionnaire »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

AU THÉÂTRE DE PELÉE

« Shhhh... »

Ça a commencé par un souffle, susurrant à l'oreille, annonciateur du grandiose. Soupir du ciel face au spectacle auquel il allait assister, impuissant.

Car lorsque la Terre parlait, lui se taisait. La seule aide qu'il put apporter au public fut de le réveiller. Lui qui plus tôt, ne voyait que le noir, était à présent bien attentif aux trois coups qui annonceraient l'entrée de l'artiste. Et une fois chacun sur le palier de sa porte, le numéro du géant soliste commença enfin.

Pour ouvrir le bal,

« Effets ! »

Des fumerolles aux allures fantomatiques et fantasmagoriques se firent voir. Des fragments s'effritant et d'effrayants frottements se firent ouïr.

Puis, comme au sein d'un songe qui tourne mal, les visages se couvrirent de mains angoissées.

« Musique ! »

De sulfureux sifflements souterrains s'invitèrent, cisillant et fissurant la roche sinon si silencieuse. Loin sous la silice, une sadique déesse assaisonnait sa dévastatrice soupe dont les rances senteurs suintaient jusqu'à la surface.

Le petit peuple au pied de l'imposante montagne se sentit soudain très vulnérable, car

Si la catastrophe se réalisait,

Qu'offrait comme abri une pauvre île, perdue au milieu de l'atroce immensité de l'océan ?

Oui, si la catastrophe se réalisait,

Qu'aurait comme merci un horrible, cruel jet de feu pour l'atoll bientôt réduit à néant ?

Soudain, sans sommation aucune, les sifflements se changèrent en gras grondements,

« Tambours ! »

Grandement plus agressifs et roulant tel le tonnerre, ils remontèrent des entrailles de la Terre, terrorisant les pauvres gens. Monstrueux ronflements, rarement tant effrayants, finirent de rafler la bravoure des esprits défiant encore la roche du regard.

Prise d'effroi,

La foule se précipita vers la mer, mère d'une houle à l'air de doux repaire.

« Silence ! »

Tous se regardèrent, pensant qu'ici, était une sauve tanière ou leur asile.

Mais l'idylle ne dura qu'un battement de cils.

Car, dans la nuit noire, le rouge se laissa voir.

« Lumières ! »

Panache flamboyant, nuage enflammé, si flambant qu'il mériterait flatteries.

Mais personne ne s'y oserait face à cette torche qu'en profondeur Pelée soufflait,

Alors, que pouvaient-ils faire si ce n'était souffrir fracas et éclats,

Acceptant chaque seconde un peu plus, qu'au trépas ils n'échapperaient pas.

Carmin, écarlate ou feu, l'eau reflétait de son bleu,

Le cratère,

L'œuvre lumineuse, inspirée de quelque dieu

Des enfers.

« Final ! »

Et boum ! et crac ! et ramdam !

L'orchestre battait en tous sens, toute coordination en errance face aux spectateurs pris de démence,

Qui hurlaient au scandale et pleuraient en chœur, sur fond de cymbales et orgues d'horreur.

D'un coup d'un seul, l'acteur perdu entre fougue, folie et fureur, pris de tournis, vomit le long de ses pentes une nuée ardente, comme mille chevaux belligérants.

Enfin, ces bêtes sous leurs sabots de cendre, changèrent en poussière la pauvre audience, qui, au beau milieu de sa danse, s'effaça de scène et fosse, ne laissant aucune trace de son existence.

« Rideau. »

Le dramatique soliste, désormais esseulé, n'avait, fatalement, plus grand monde à saluer.

Ainsi finit la triste tragédie dont les chuchotements chuintants, rageurs raclements et terribles tremblements, résonneront encore jusqu'à la fin des temps.



Ilan BENDJABALLAH

« Au théâtre Pelée »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Au sortir du virage, David observait les imposants bâtiments industriels au bardage de tôle repeint l'été dernier. Les puissants projecteurs peinaient à illuminer la zone. L'usine ne dormait jamais, les équipes d'opérateurs se succédaient inlassablement, du dimanche au lundi.

L'odeur était forte, le vent la portait loin. Sérieusement ! Ils ont recommencé à vidanger n'importe comment ! Ici, on produisait des milliers de tonnes de substances chimiques qu'une chaîne de camion transportait en fût, en citerne aux quatre coins de la France. Le site était comme un cœur qui propulsait un sang toxique pour la vie dans les industries utilisé pour créer des marchandises variées.

La guérite de l'entrée apparut enfin, il ralentit en grelottant, la ventilation faisait un raffut insupportable sans réchauffer l'habitable, le temps était glacial.

« Hey ! salut David ! Toujours pas réparé votre chauffage ? »

« Non, mais le bruit me fait croire que j'ai chaud ! »

La barrière se leva, lui permettant l'accès dans le complexe.

« Ça sent fort non ? »

« Oui, encore l'équipe d'Anthony, il a grommelé parce que les intérimaires auraient déconné... »

David avança en saluant le garde, sa voiture émettait un bruit inquiétant. Y a pas que le chauffage, mais bon... si on m'augmente je change de carrosse. Après avoir été s'équiper, le responsable sécurité du site, qui avait en plus la casquette de la qualité et de l'environnement, se dirigea vers la ligne de production de diisocyanate.

Si l'extérieur faisait rêver, l'intérieur des bâtiments tenait plus de germinal. L'ensemble était vieillissant, le minimum syndical. Autrefois l'endroit était le fleuron du groupe, mais désormais, il coûtait trop cher, ou alors une histoire d'actionnaires.

David était en poste depuis deux ans durant lesquels il avait bataillé pour chaque avancée au prix d'âpres négociations, et en contrepartie d'aide de l'état ou de l'Europe. Il eut une pensée pour toutes ces soirées loin de sa famille à préparer les dossiers. Il ne pouvait même pas en vouloir au responsable d'exploitation, lui aussi devait faire plus avec moins. Au moins l'équipe de direction était soudée, mais la motivation s'érodait au gré des difficultés. Le site gagnait en productivité, en rentabilité, sous peu des budgets seraient débloqués, bientôt, je dois juste tenir encore un peu.

« Bonjour m'sieur ! »

Un visage effrayé le fixait, l'odeur de la cigarette masquée par celle des produits et substance lui parvenait tout de même.

Un gosse. Sûrement un intérimaire. On a trop d'absents, trop de gens qui partent.

« Bonjour, c'est interdit de fumer ici, vous êtes dans une zone dangereuse, éteignez-moi cette cigarette ! Vous êtes qui ? »

Le ton avait été plus dur qu'il ne l'aurait voulu. Ce n'était qu'un môme qu'on avait jeté dans l'arène sans aucune explication.

« Je suis Jason, de la boîte d'intérim, je ne savais pas... »

« C'est affiché juste là, on ne vous a pas briefé ? »

« Ben non, je suis désolé, m'sieur »

« C'est bon pour cette fois, retournez à votre poste. »

D'un pas décidé, David se rendit auprès du chef d'équipe, le gaillard le dominait d'une tête, un type dur, bosseur, le genre qui aurait assuré dans les années trente, pas aujourd'hui.

« Anthony ! Je viens de choper un de tes intérimaires. Jason, il fumait près des cuves. »

« OK je ne le renouvelle pas. »

Retenant l'envie de hurler, le responsable sécurité soupira.

« Ce n'est pas ce que je demande ! Tu lui as fait l'accueil, les risques et tout le toutim ? »

« J'ai rempli tes papiers... »

« Ce n'est pas ce que je demande ! »

« je n'ai pas que ça à foutre. Je lui ai dit quoi faire pis t'a mis des affiches partout. Les jeunes qu'on me refile c'est des feignants ou le fond du tiroir. Et t'a idée du nombre qu'on m'envoie ? La moitié de mon équipe change chaque semaine »

David regardait les opérateurs, nombre d'entre eux ne portaient pas les bons EPI, les autres manœuvraient un peu au jugé. Le sang lui monta au visage.

« Arrête avec tes excuses ! Schaeffer, Augustini et toi vous êtes pilotes sur l'accueil et la formation ! t'a eu une prime pour ça. Alors tu fais ce qu'on a dit ! »

« Tu me gaves avec tes conneries de psychologue fragile, de mon temps... J'ai pas que ça à faire, je doit produire moi »

« Les deux autres ont renforcé leurs équipes et on a plus de malades, d'absent ou de type qui s'en vont. Ils sont plus efficaces en production que toi. C'est mes conneries qui leur ont permis ça alors tu suis ou je vois ça avec François ! »

L'évocation du directeur fit reculer le colosse. Perdre son poste et sa prime était une menace réelle.

« T'a gagné, mais là, je suis sur la fin du poste, je le ferais demain, c'est OK ? »

« Reste vigilant et file leur des EPI bordel ! »

Il avait conçu et déployé un vaste programme de formation et d'accueil, un partenariat avec l'état qui lui avait ouvert des budgets, ce qui avait permis une réduction des coûts de main-d'œuvre. L'idée était d'instruire mieux les salariés pour les motiver, mais pas seulement.

David avait imaginé le projet de façon à mettre en place des mécanismes inconscients, via l'apprentissage.

Accentuer l'entraînement sur les phases à risques. L'objectif : Créer des réflexes instinctifs de contrôle afin de juguler les erreurs graves, diminuer les accidents, améliorer l'efficacité. Les effets semblaient prometteurs, enfin si tous respectaient les protocoles et s'impliquaient, principalement l'encadrement.

David adressa un regard à pied au chef d'équipe avant de le laisser. Il s'arrêta pour corriger un des nouveaux, sa tenue était incomplète et il ne connaissait pas les réactions d'urgence. Ensemble ils parcoururent la fiche de sécurité au poste, et celle des bonnes pratiques. Satisfait du résultat, il se dirigea vers son bureau.

La porte donnait directement sur l'extérieur et les chemins de circulation constituaient un véritable labyrinthe. Avec le plein essor, des bâtiments avaient été érigés rapidement, à une époque où le sujet des risques liés aux engins n'en était pas un. La maintenance qui ne manquait pas d'imagination avait sécurisé ces passages avec des rails.

Le jeune responsable sécurité observait les détails, notant mentalement les anomalies à corriger. La dernière chose qui lui revenait en mémoire par la suite serait l'idée de solliciter une vérification d'un point de dépôtage. Une explosion avait mis fin à son inspection avec brutalité, la violence du souffle le projeta comme un fétu de paille. Il se trouvait pris dans un ouragan apocalyptique qui pulvérisait béton et bardages.



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie



Incapable de se souvenir comment il était arrivé dans le lit d'hôpital, il regardait par delà la tente à oxygène. Un journaliste discourait devant un paysage dévasté, sûrement l'Ukraine ou la Palestine, pensa-t-il en voyant les décombres. Mais le bandeau qui défilait nommait son usine. On évoquait une erreur humaine, les experts parlaient d'un laxisme coupable des dirigeants.

Les bips de la machine s'accéléchèrent alors que David s'agrippait aux draps. Il avait échoué, c'était lui le responsable. Il avait dû rater quelque chose, ignorer des signes, des défaillances et des gens étaient morts. Une violente quinte de toux lui causa une douleur insoutenable dans la poitrine.

Sur l'écran la famille des victimes, les gamins, les intérimaires principalement pointait l'entreprise du doigt. Près de cinquante disparus, des blessés innombrables du fait de l'exposition à des substances toxiques, la région bloquée. On parlait d'abattre des troupeaux, de détruire la production des fermes alentours.

Les larmes brouillaient sa vue, le désastre était total : vies brisées, morts, traumatismes, une zone contaminée et des sols pollués. Puis soudain un visage apparut, le jeune homme, Jason, le fumeur. Il s'en était tiré avec quelques brûlures. Il expliquait que grâce aux instructions claires qu'on lui avait données il avait réussi à s'équiper à temps et aider ses collègues.

Des mois plus tard, la commission d'enquête avait conclu que la détonation était la conséquence d'une erreur d'un employé intérimaire insuffisamment formé. Il avait mélangé les mauvais produits, engendrant une réaction exothermique brutale.

L'échauffement rapide et la vaporisation avaient provoqué une explosion violente, le feu s'était vite propagé.

Assis dans la grande salle de réunion, David écoute, dans le silence, il entend encore l'explosion, les cris. Les médecins lui ont expliqué que la détonation a détruit en partie ses tympans, que c'est à cause de cela. Aujourd'hui, c'est son premier jour au travail depuis le drame.

L'odeur de neuf est entêtante, elle dissimule tout juste le souvenir. Le jeune homme se repasse les événements, Qu'aurais-je pu faire de plus ? Qu'est-ce que nous aurions pu mieux faire ? Ce jour-là, l'équipe d'Augustini était arrivée juste au moment de l'accident. Leur formation, leur entraînement, leur compréhension des risques avait sauvé des vies, ralenti l'incendie, protégé les gens.

David saisit la bouteille qui l'alimentait en oxygène, ses poumons avaient été gravement atteints. On lui avait proposé une rente, il avait préféré continuer son travail. C'était sa mission désormais, sa façon de survivre, de se racheter d'une certaine manière. On pouvait lui reprocher de ne pas avoir réussi. Mais pas de ne pas avoir essayé et tout fait pour éviter ce drame. Et maintenant, il allait faire mieux, plus. Maintenant, il déployait son programme : former, accueillir, sensibiliser. Une simple erreur, un raccourci, une mauvaise information et tout le monde souffraient, et ça, Plus jamais.



Mathieu SCHUE

« J'ai pas que ça à faire, je dois produire moi »

Dans l'ombre des tempêtes et des feux,
Où le sol tremble sous les cieux,
Se lève l'esprit, fier et vaillant,
La prévention, un chant éclatant.

Des rivières qui débordent, des vents qui hurlent,
Des échos de l'histoire, où le monde s'érige,
Les hommes forgent des murs de sagesse,
Des rituels d'espoir, une douce forteresse.

Les scientifiques, en quête de vérité,
Dressent des cartes, dessinent l'
infinité, Les étoiles, témoins de leurs réflexions,
Murmurent des secrets, des prémonitions.

Mais au delà des données, des chiffres, des plans,
C'est le cœur humain qui devient résilient,
Dans les ruines, une fleur émerge,
Symbole de vie, un souffle, une charge.

Quand la terre tremble, quand le ciel s'assombrit,
Les communautés s'unissent, de l'ombre à la vie,
Main dans la main, unis par le destin,
Se relèvent ensemble, avec pour seul refrain.

Les souvenirs des tempêtes, les traces des souffrances,
Se transforment en force, en espérance,
Pour chaque larme tombée, un sourire renaît,
Car après la tempête, la lumière se crée.

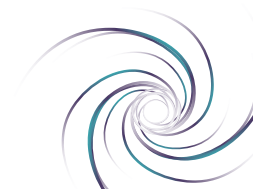
Ainsi, dans le souffle des dangers imminents,
Prévenir, c'est aimer, c'est être vigilant,
Et dans le regard du futur qui s'éveille,
La résilience, une danse, une merveille.

Alors, levons nos voix pour ces leçons apprises,
Pour les âmes courageuses qui jamais ne se brisent,
Car face aux tempêtes, aux menaces, aux peurs,
La prévention et la résilience sont nos meilleures lueurs.



Florian HORRU

« Dans l'ombre des
tempêtes et des feux »





Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Avec des soupirs de lassitude aussi longs qu'un jour privée de téléphone, Juliette révise ses verbes irréguliers d'anglais quand Pomponnette saute sur la table. D'un geste vif, elle attrape la chatte et la repose sur ses genoux. Elle jette un coup d'œil à sa maman. Cette dernière est plongée dans les tableaux de chiffres qui envahissent l'écran de son ordinateur portable. En rythme, ses ongles rouges tapent ses tracasseries sur le formica. Elle n'a pas remarqué la présence féline. Soulagée, Juliette reprend ses révisions. Deux minutes plus tard, Pomponnette s'assoit, passe sa frimousse entre les bras de Juliette dont elle pousse la main, en quête d'une caresse. Juliette rougit. Cette fois-ci, c'est trop tard, Henriette relève les yeux.

— Tu l'as encore ramenée ?! Mais tu m'écoutes jamais ! Combien de fois t'ai-je répété qu'elle n'a rien à faire ici ?

Juliette baisse la tête. Les larmes pointent. Elle fixe ses verbes irréguliers. Sur ses cuisses, Pomponnette tremble malgré la chaleur. Henriette agite un éventail en plastique et la sueur sur son visage brille un peu moins. Des lignes du tableau Excel clignotent. Le rythme de ses ongles s'accélère. Moins d'une minute plus tard, un pivert ricane. Juliette relève la tête. Annoncerait-il la pluie ? Elle regarde par la fenêtre. Pince les lèvres. Se redresse sur sa chaise. Tout à l'heure, elle a vu des agents de la municipalité entasser des sacs de sable près de la cale à bateaux et sur la digue toujours abîmée depuis les dernières tempêtes de mars. Discrètement, elle cherche sur son téléphone le coefficient de marée. 114 ! Une grande marée ! Sur le chemin de l'école, elle a salué Nour, une jeune réfugiée qui se dirigeait vers la mer. Arrivée depuis peu, elle ignore peut-être le danger ? Juliette déglutit. Les verbes d'anglais ne veulent plus rester sur leurs lignes. Pomponnette miaule et commence à tourner autour de la table. Henriette fronçe les sourcils.

— Maman, je sais que t'es fâchée à cause du chat, mais je crois qu'il y a un truc avec les animaux... Tout à l'heure, le chien de Dominik m'a aboyé dessus alors qu'il a l'habitude de me voir passer. Et t'aurais vu comme il bavait ! Ça, plus le pivert, le stress de Pomponnette... ça fait beaucoup et selon Bonne mam' quand la faune s'agite, c'est un signe d'orage ! Les animaux sentent les changements de pression atmosphérique.

— N'importe quoi ! Quelles idées elle a ta grand-mère... j'ai regardé la météo ce matin et c'était écrit « soleil » comme d'habitude ! Et puis, pourquoi t'es inquiète ?

— Parce qu'avec notre prof de géographie, on étudie les risques et elle expliquait qu'aujourd'hui non seulement les orages augmentent en intensité, mais en plus les champs sont devenus incapables d'accueillir l'eau des fortes pluies parce qu'il n'y a plus d'arbres, plus de haies, donc plus de racines profondes. C'est pour ça qu'on voit de plus en plus de champs inondés. Mais attends... elle a précisé autre chose au sujet de la sécheresse...

Juliette attrape son cartable, sort un cahier et fait défiler les pages d'un geste rapide et d'une main un peu tremblante.

-- Mince c'est où ? On a fait un schéma sur...

Henriette claque sa main sur les feuilles. Pomponnette file se cacher sous le buffet.

-- Donne-moi ça. C'est confisqué jusqu'à ce que tu maîtrises tes verbes d'anglais sur le bout des doigts. Arrête donc de ruminer des histoires de champs secs et d'orage et mets-toi au boulot !

L'adolescente obéit. Sa lèvre inférieure tremble. Henriette fixe son écran, inspire. S'apprête à écrire quelque chose, soupire en suspendant son geste :

— Punaise, c'est fou, le monde est pas assez angoissant comme ça... C'est qui cette prof pour vous effrayer ainsi...

— C'est au programme, tu sais... et elle affirme qu'avec le dérèglement climatique on devrait tous - les parents aussi - avoir des cours sur la prévention des risques comme on a des cours de conduite et de code.

— Elle exagère. On n'est pas dans une zone sismique ! Vous êtes pas des petits Japonais ! On a déjà assez d'angoisses entre les alarmes incendies, les alarmes intrusions, les papiers à signer sur les cachets d'iode en cas d'accident nucléaire. Les plans vigipirate et les gestes barrières et j'en passe.

Henriette continue d'un ton bas, comme pour elle-même : « Les gens ont en marre de toutes ces injonctions à la peur. »

— Non, elle n'exagère pas. Elle est à l'écoute du monde, c'est tout et elle dit que sa mission c'est de nous apprendre à l'être également. Et à être à l'écoute des autres aussi et justement, si je suis inquiète, c'est parce que j'ai croisé Nour en rentrant. Elle se dirigeait vers l'ancien champ de maïs de la plage, celui qu'a été bouffé par l'érosion et qui donne plus rien. Devant l'air interrogateur de sa maman, Juliette continue. L'agitation de sa voix trahit l'urgence et sa peur.

— Mais si... quand même... l'année dernière, le proprio a été autorisé à y mettre des cochons et il sait plus où épandre son lisier ? Tu vois pas ? Le champ a schlingué tout l'été ! Le visage d'Henriette reste inexpressif.

— Le champ que Bonne Mam' appelle les terres mortes.

Henriette hausse les sourcils et sa bouche se pince de mépris.

— Elle en a de ces expressions ta grand-mère... mais bon... dis-moi ce qui te tracasse.
— Bonne Mam' l'appelle comme ça parce qu'il a été grillé à l'herbicide, donc plus rien n'y pousse. Y'a même pas une pauvre touffe d'herbe et avec la pénurie d'eau, c'est la cata. C'est d'une tristesse cet endroit désolé pas loin du blockhaus.

— Ah ! Mais oui ! Le blockhaus ! Bien sûr ! Y'avait un ruisseau là-bas quand j'étais petite ! On y pêchait des têtards !



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Juliette blanchit.

— Mon Dieu ! Une terre asséchée... C'est pire que ce que je pensais ! Maman, s'il te plaît, laisse-moi récupérer mon cahier, je vais te montrer le schéma dessiné en classe.

— Peut-être plus tard. J'ai du travail. Toi aussi d'ailleurs, n'oublie pas !

Henriette tape sur la touche entrée. Observe ses fichiers Excel. Agite son éventail. Pince les lèvres. Se passe la main sur le bas de la mâchoire. Trop de données rouges, sûrement. Juliette se replonge dans ses verbes, mais le visage de Nour rebondit sur ses pages et cache les lignes. Son enseignante avait évoqué dans un même élan la vulnérabilité et les liens unissant les hommes. Si les mots n'ont pas été notés dans le cahier, ils l'ont tout de même marquée: « La solidarité demande du courage, mais elle est indispensable avant, pendant ou après une catastrophe. Plus qu'un kit de survie, plus que des exercices de prévention, c'est l'entraide qui diminue la vulnérabilité et donc le risque. Le soutien, l'amour et l'amitié augmentent la résilience. Protéger l'autre, c'est protéger toute la communauté ».

Juliette observe sa maman dont la main passe et repasse dans son cou, près de la mâchoire. Ce geste appuyé s'accompagne d'un regard préoccupé sur ses colonnes. Comme Bonne mam' qui répète ce geste lorsqu'elle est tracassée. Sa maman est fatiguée par la vie, vulnérable, elle aussi. Elle se précipite alors vers elle et enlace son dos. Elle s'y colle. Fortement. Longtemps. Henriette, surprise, se tend d'abord, puis elle laisse sa tête s'appuyer contre la timide poitrine de sa fille. Après une poignée de minutes d'étreinte, dans un claquement, elle ferme son PC.

-- Et bien voilà, t'as gagné. J'ai perdu le fil !

Elle se lève en bougonnant pour la forme. Une tendresse flotte dans son regard. Elle donne son cahier à sa fille qui lui montre son schéma. Henriette voit des bulles, des nuages et des flèches colorées animer la page.

— Ohlala... ça part dans tous les sens !

— Bien sûr puisque dans la nature tout est interconnecté. Comprendre ça c'est la base, maman ! La prof elle dit comme Bonne Mam', que l'on ne peut changer le monde que si on prend connaissance que tout est lié. Toi, moi, l'eau, la terre, l'air et le feu. Dans le chapitre sur les risques, c'est encore plus évident, car un risque prend en compte l'aléa et la vulnérabilité.

— Tu m'embrouilles là. Tu m'expliques ?

-- La vulnérabilité aux inondations est accentuée par plusieurs trucs. Déjà, y'a le dérèglement climatique. Attends, je te lis ma trace écrite: « l'augmentation des températures entraîne un stress hydrique bientôt chronique asséchant les terres et fragilisant leur perméabilité. En parallèle, la monoculture en agriculture conventionnelle remet également en cause le réseau racinaire. Ça, ça veut dire que sans les plantes, le sol ne boit plus l'eau ! Madame Lespagnol nous a expliqué que ce type de terrain, c'est comme une éponge oubliée dans le fond d'un tiroir, elle est toute sèche et donc au début, elle n'essuie pas correctement. Si t'as renversé ton verre, l'eau stagne plus longtemps sur la table. Là, c'est pareil, l'eau pénètre moins les terres en agriculture conventionnelle. Regarde, on a noté: « la vulnérabilité augmente et donc le risque d'inondation est accru ».

Juliette se tourne vers sa maman. Elle la dévisage intensément avant de résumer: « On a un méga orage qui se prépare, sur un sol imperméable comme du béton. Il est situé à côté du littoral et aujourd'hui, y'a un fort coefficient de marée. Et le terrain est plus instable, car asséché...

La voix de l'adolescente vacille. Henriette pose sa main sur son épaule.

-- Dis-moi où tu veux en venir.

Juliette reprend d'un souffle court et saccadé:

— Bonne mam' m'a dit qu'en Syrie, Nour n'avait pas appris à nager et puis elle a pas l'air d'aller bien. Bref, elle est super vulnérable et la laisser errer par là-bas, elle qui ne connaît rien aux marées, c'est trop dangereux. Elle est seule, maman. Seule. Il faut qu'on lui témoigne que quelqu'un pense à elle. Même si j'ai tort et qu'elle ne court aucun risque, il faut lui apporter la sécurité, il faut lui montrer qu'elle peut être en sécurité, pour qu'elle puisse se reconstruire.

Henriette hoche la tête. Elle a compris. Elle accorde sa confiance à sa fille.

— Très bien. Je suis avec toi. On y va. Attrape ton manteau. Mets tes chaussures. Ton téléphone est bien chargé ? Je m'occupe des lampes de poche et de la couverture. Oublie pas de remplir la gourde d'eau et prends quelques barres de céréales. On sait jamais. Et puis... mets Pomponnette dans ta chambre.

Juliette se lève, le cœur battant, et se précipite.

— Attends !

Sa maman la retient et l'étreint.

— Je t'aime, ma fille.

 Laurenn MAINGUY
« Vulnérables »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie



BILAN

Les forêts s’embrasent,
les fleuves s’envasent,
les banquises fondent,
les océans s’immondent.

Suicide par inconscience,
ou crime par négligence,
l’humanité imprévoyante,
bien tardivement déchante.

Rapidement la terre se réchauffe,
nous n’en sortirons pas saufs,
lèguerons nous à nos enfants,
nos erreurs et celles de nos parents

La terre n’est pas la poubelle,
de nos aberrantes inconséquences,
rendrons nous un jour au ciel
ses intemporelles transparences.

Apprendrons nous le respect,
avant qu’irréremédiablement souillée,
étouffée par un monceau de déchets,
mère nature succombe assassinée,

 Jean-Louis LAPINTE
« Bilan »

MADAME LUZHINE

Luzhine malade cracha ses flux
Dans le cours, une toux grasse et continue
Si bien qu’il gonfla et enfla en crue
Écoulant un maux imprévu

L’eau bariolée vint à peindre de son pinceau
Ver de terre, saumon, libellule et roseau
North parlerait d’un naturalisme nouveau
Les couleurs ayant tourné devant ce fléau

L’économie produit l’œuvre des maladies
Le prix de l’encre devenant l’encre à quel prix
Celui sans retenue du berceau de la vie
Contre l’éphémérité d’une envie

Madame Luzhine je vous saurais bien gré
De consulter pour un traitement adapté
Vous produisez des objets d’art contre leur gré
Au lieu de vous occuper de votre santé



 Téva CHEUNG - « Madame Luzhine »

SONNET D’ALARME

Au delà jadis et hier : la mer de cîmes.
Hélas, c’était avant que l’incendie décime,
Avertissements et conseils bruissaient des feuilles,
Plût au Ciel qu’écouter cette pluie l’Homme veuille...
Végétaux. Puis, Minéraux. Vent, balaie les cendres !
Sèche les yeux de qui ne pouvait entendre !
Les flammes ont fini le temps, crépitemment tu,
De l’orgueil récolte le fruit, être têtù !
Rompu le pacte Nature et Humanité.
Sans papier : le silence pour indemnité. Est-il encore
assurance de résilience ?
Sur ses charmes, la Terre-mère a mis bonnet.
Sornette de sonnette que ce sonnet,
Plus... rien... ne riment rimes embrasées, sans sens.



 Maéva ANTONIOTTI
« Sonnet d’alarme »



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Le pouls affolé comme après une piqûre d'adrénaline, la foule se jette en arrière, se rue en avant, s'achoppe, s'évite, s'hurle pour ne pas avoir à se pleurer. L'artère principale n'a jamais été aussi bousculée. Son trafic routinier n'a jamais existé dans cet instant de terreur où tout voudrait être sauvé tout en sauvant le reste. Les dangers sont partout. Les pleutres les fuient et les bravent. Personne ne sait pourtant d'où ils viennent. Ici ! Ici ! Non ici ! Las, les ordres sont là mais il manque un ordre. Il faut s'abriter. Ne pas paniquer. Ne pas encombrer. Mais la rue est ouverte, blessée, ses gens coulent. Se déversent sans âme, sans but, sans conscience. Les grands observateurs pâlisent à leur vue. Jamais la ville n'a été ainsi atteinte de névrose. Tout cela pour une rue ?

C'est que la blessure est malhonnête. Elle est ordurière. Elle dégage une odeur sombre de notre histoire. Impossible à panser. Il faut nettoyer, laver, laver à grandes eaux les pourritures de cette rue vainement détruite. Mais on ne peut pas. Elle est trop agitée, trop vive encore. Trop d'êtres s'y débattent. On ne comprend rien. « Pourquoi ? » hante la gorge de la ville. Les larmes aussi. L'effroi. La résignation. La fureur. Pas étonnant qu'elle soit engorgée, qu'elle ait les artères bouchées. Pauvre ville. Mais elle est forte. Elle avale. Elle retient ses larmes, desserre ses poings, ne se laisse pas ployer, on ne la retrouvera pas à genoux, pas catatonique. Hors de question. « Pourquoi ? » attendra. D'abord l'hémorragie. D'abord l'urgence.

Doucement la ville se resserre sur elle-même et forme un nœud de bravoure. Le nœud contamine. Le nœud calme, on reprend ses esprits. On se canalise. La rue se vide, mais l'écoulement est mesuré. La plaie est effroyable, mais son ampleur est mesurée. Le pouls est nerveux, mais il est mesuré. La rue se meurt aux abois mais il n'y meurt que la rue. Bois sec, hêtre sans sève, peuplier sans fruit, chêne. Rue. Rue n'est plus. Et le crépuscule de sa chute brutale inspire à tous un sentiment de grandeur. On y vécut. On y dansa. On y pleura. Les autres rues, pourtant encore pleines de terreur et de rage, portent déjà le deuil d'une des leurs. Le cataclysme n'est pas fini que pleuvent les gerbes, les cierges, les hommages. Au pays du drame, le temps d'une nuit, les pleurs sont rois. Malavisé qui le regrette. La tristesse infinie s'écoule abondamment, et le torrent qu'elle forme semble ne pas savoir où aller, comment trouver son sens. Mais tout ce qui ruisselle s'amoncelle, toutes les flaques s'évaporent, tous les fleuves rejoignent l'amer océan.

Au lendemain, la ville est pleine de boue, mais elle est toujours debout, et, revancharde, elle bout de rage. Que les responsables soient châtiés. Qu'ils paient le prix fort. Qu'ils subissent ce que Rue a subi. La colère est à la mesure de la tristesse. Les larmes n'ont pas su éteindre cette flamme là. La ville a la rage au cœur et la condamnation facile. Qu'ils crèvent ! Que tous ceux qui n'ont pas porté le deuil de Rue soient regardés comme complices ! Qu'ils crèvent lynchés en place publique ! Que ceux qui ne l'ont pas protégée soient jetés dans un cachot ! Qu'ils crèvent étouffés par leur bassesse ! Rue ne méritait pas ça ! Rue n'avait rien demandé ! Justice pour Rue ! Justice ! Le cri résonne, gonfle, s'amplifie. Le rugissement rameute les charognards. Hyènes et vautours reprennent le tumulte en chœur, grossissent leur voix, prennent le dessus. Ils corrompent la lamentation de vengeance en un beuglement de haine.

vautours reprennent le tumulte en chœur, grossissent leur voix, prennent le dessus. Ils corrompent la lamentation de vengeance en un beuglement de haine.

La vocifération se brise, épuisée par sa propre violence. L'aboi n'est plus mais les charognards restent les maîtres et ricanent silencieusement du désarroi nouveau.

Tout a été trop vite. Qui les a laissés aller et venir dans nos rangs ? On s'entre-accuse, on se déchire, et les hyènes rient de se voir si belles dans les miroirs qu'on leur tend. Maîtres vautours sur leur haine perchés s'amusent de la ville qui perd l'esprit pour choir. Les charognards ont le charisme sordide et les dissensions qu'ils provoquent les nourrissent. On invoque le nom Rue à tout bout de champ. Ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu. C'est ce qu'il faut pour que ça ne se reproduise pas. Que savez-vous de ce qu'elle voudrait ? Liriez-vous l'avenir ? Le ton monte au créneau pour défendre des arguments fallacieux. Rue est au centre de toutes les paroles, de toutes les justifications, de toutes les excuses. Mais Rue n'est plus là pour écouter ce qu'on dit d'elle ni pour distribuer les raisons et les torts. Alors chacun se croit maître du réel, détenteur de vérité, prophète. En toute bonne conscience, il veut ouvrir les yeux du monde. La solution est là, magnifique, nette, précise. Ici, elle est grandiose, inattendue, parfaite. Là, belle, bonne, vitale. Merveilleuse, fantastique, éblouissante. Mirifique, bouleversante, primordiale. Originale. Unique. Inédite. Et elle traite tous les mécontents de la même façon : qu'ils aillent en enfer, Rue reconnaîtra les siens.

Ah le doux fumet que celui d'une ville à l'agonie. La bonne odeur. C'est à se rendre malade d'envie. Les crocs acérés enduits d'une salive de circonstance, les hyènes trépignent d'impatience. Les vautours eux-mêmes, qui pourtant en ont vu d'autres, montrent une agitation inhabituelle. C'est que la proie est d'importance. Si elle tombe, elle ne le fera pas seule. Une proie pour toutes et toutes en proie au doute. Mais il n'est pas question de précipiter la chute. Ce serait s'exposer inutilement, trop se dévoiler. Les hyènes aiment rire en foule mais préfèrent se repaître solitaires. Ne pas faire de vagues, c'est l'essentiel. Prendre sa faim en patience. Tout vient saignant à qui sait attendre. Le festin à venir est trop alléchant pour s'en priver dans une manœuvre précoce et malhabile. La mort vient. Tranquillement mais sûrement. La blessure à la ville est trop profonde. Rue l'emportera toute dans la tombe. Mais seulement après que la charogne ait été nettoyée très respectueusement. C'est l'histoire de quelques minutes, d'une heure, d'une poignée peut-être. Il se peut bien qu'à l'extrême limite cela puisse durer toute la journée, et peut-être celle du lendemain, mais guère plus d'une semaine. Et si cela doit prendre des mois, que cela prenne des années, des siècles s'il le faut, ça n'en reste pas moins inévitable. La chute est écrite. La mort vient. Pourquoi remues-tu encore ?

Rue renaît.

Ville, ville meurs, meurs veux-tu ?

Rue fébrile tremble. Rue cadavérique râle. Rue mourante sourit.

Rue, chère rue, grande rue reste couchée, recouche-toi chère rue veux-tu ?

Mais Rue ne veut pas. Elle fait peur à voir, n'a pas fière allure, mais son œil brille. Rue se relève en titubant. En titubant mais la rue se relève. Les gens, de nouveau, osent la traverser, osent y rire timidement, osent y pleurer surtout. Les gens osent y vivre, et la rue ose revivre avec eux. La voir reprendre des couleurs alerte les autres rues qui viennent à sa rencontre pour célébrer sa résurrection. La rue encore faible respandit pourtant du bonheur simple d'être entourée de chaleur. Une fête se prépare promptement, sans organisation véritable. De toutes parts viennent de la musique, des chants, des danses. L'essaim endeuillé se découvre, le noir tombe, la lumière réchauffe les chœurs, fait honneur aux chatoyances improvisées. C'est Guernica réécrite au pastel. L'âme d'enfant qui fait d'une couronne un cerceau, d'un linceul un tipi, d'un cimetière une aire de jeux. C'est l'amère tumeur transcendée porteuse de progrès. Une dernière volonté : celle de vivre encore. Précipiter le crépuscule des ignobles.



Arts
littéraires

Les œuvres de la catégorie

LE TOMBEAU DES GOÉLANDS

Sous les ailes de coton des Goélands moqueurs,
Des milliers de reflets viennent briser la nappe.
Pêcheresse éternelle aux attraits légendaires
Dont l'azur agonise à l'approche des nuages.
Les oiseaux la survolent ignorant son malheur
Attrapant les paroles qu'elle leur jette en bouquets.
Ils deviennent ses amants, coffres-forts à secrets.
Et la mer se délecte à nourrir les témoins
De ses extravagances à travers les saisons.
Et la voilà qui pleure au départ des marins.
Le trajet arrogant des nuées de tankers
Maquille au khôl épais les grands yeux de la Dame.
Et la mer se transforme au passage de tueur,
De miroir de rubis elle devient un tombeau,
Où les Goélands abdiquent, les yeux vers le ciel
Elle est là, bafouée, loin du jade aguicheur
Qui la faisait princesse au grand vent printanier,
Et la voilà qui meurt.



Sandra GARDENT

« Le tombeau des goélands »

BARRAGE

23 minutes pour fuir 1,272 milliard de mètres cubes d'eau.
600 000 piscines Olympiques qui dévalent droit dans la vallée.

23 minutes pour se réveiller en sursaut au son de la corne de brume.
Capter qu'on ne sort pas d'un rêve épique de bataille celtique.
Comprendre que l'eau arrive.
Sauter du lit. Passer une robe de chambre pour ne pas sortir nu.
Convoquer les souvenirs flous d'une réunion publique à laquelle on avait assisté.
23 minutes après le signal.
Ne pas se rappeler de la hauteur de la vague qui vient.
Se rappeler qu'il faut monter.

Chercher le chat et le fourrer sans ménagement dans un sac à dos.
Se dire qu'il nous faut les papiers, les photos, de quoi manger.
Se dire que finalement, il ne nous faut rien d'autre que nous.
Atteindre le garage en courant.
Grimper dans la voiture et mettre le contact.

Allumer la radio mais le CD de la compil été 2009 se met à crachoter ses mélodies.
L'éteindre rageusement.
Accélérer et faire ronfler le moteur.
Se demander si les voisins ont entendu.
S'arrêter pour faire monter un groupe qui court le long de la départementale.
Regretter de ne pas avoir regardé l'heure sur le radio réveil.

23 minutes.
Est-ce que l'eau fait du bruit en arrivant ?



Marie COHUET

« Barrage »



Les œuvres de la catégorie

LA TERRE VERRAIT FUIR SES BIPÈDES

Il se pourrait qu'un jour, le vent se fasse le vaisseau d'une nébuleuse menace. Que des atomes instables, lourds, susceptibles, absolument radieux et rayonnants — radioactifs — voyagent par le mouvement translucide et naturel de l'atmosphère, par les respirations planétaires. Des atomes produits par la fission de l'uranium 235, venus d'un pays d'ultime technologie ; d'un réacteur nucléaire. Car il se pourrait qu'un jour, là où l'eau devient vapeur et actionne des turbines, là où l'électricité vient au monde, il y ait une rupture dans les systèmes, une brisure dans les structures, une brèche dans le béton, quelque erreur ou volonté humaine, une disharmonie des refroidissements... Ou un avion piquant vers la centrale, cockpit en avant.

[D A N S L E C I E L, D E S F U M É E S
Assourdissante détonation Libération d'atomes radioactifs
! EXPLOSION D'UN RÉACTEUR !
SOUFFLE INTENSE Réacteur éventré
C'est un accident majeur. Niveau 7. - INES'
Les animaux s'enfuiraient Intuition
T r e m b l e m e n t d e l a t e r r e]
Les Humains Sursauteraient

La centrale nucléaire deviendrait l'épicentre d'une onde de choc ; le point de départ d'une cavalcade de destruction aveugle, d'une conquête de toutes les vivacités. Bientôt, propulsées dans les ascendances de vent, dans les mistrales, les tramontanes, les siroccos et même les vents de l'Oural, sur l'eau des ruisseaux et à travers les clairières des forêts, les particules rayonnantes voyageraient. Les radiations s'étaleraient sur les cartes comme une confiture généreuse et, à la manière d'un dieu créateur, les atomes convertiraient tout le vivant à leur forme, toute la matière du monde à leur énergie centrifuge, à leur instabilité. Les fruits des sols contaminés ne seraient plus sains.

Avant tout cela, l'alarme retentirait.

Les sonneries des téléphones aussi.

« Nous vous informons qu'un accident a eu lieu... »

Les humains seraient confinés.

Distribution organisée.

Pastilles d'iode stable sous les palais.

Pour protéger la thyroïde de l'iode instable.

Puis l'évacuation.

Heure par heure, les médias relateraient.

Que contiendrait le nuage ? Vers où voyagerait-il ?

L'explosion et l'exode en boucle à la télé.

Les maisons, les écoles, les mairies, les rues, désertées ; abandonnées à la cavalcade des atomes, arrachées à l'oekoumène, expulsées de l'oekoumène, absentes de l'oekoumène, désormais. La terre polluée verrait fuir ses bipèdes et bientôt, il n'y resterait plus rien de domestique. Les animaux emmenés, les plantes desséchées dans les maisons évacuées, les murs grimés par le lierre, les meubles bouillottés par les insectes, déjà. Ne subsisteraient que les traces de la production d'électricité passée. Et les murs des maisons, les écoles, les rues et les mairies ; tout ce qui serait trop lourd pour être emporté, qui ne serait ni le traumatisme ni les souvenirs.

La terre retournerait à la vie sauvage. À la spontanéité des faunes et des flores. Aux animaux qui reviendraient dans les forêts, aux fougères, aux herbes qui pousseraient à travers les craquelures de goudron. Au silence, aux mouvements lents et frugaux d'une forêt laissée en pâture. Seul le ciel n'aurait pas changé. Toujours céruléen, sublimé d'effilochés de couleurs tendres – jaune, rose, ocre après la pluie, quand la lumière du soleil perce à travers les nuages anthracites. Et les bipèdes seraient loin, à l'abri, mais malades pour certains. Leurs atomes de peau, de bras, de visage, de tissus organiques auraient tenté l'échappée, l'émancipation, la rupture des systèmes, influencés par les atomes radioactifs. Leucémies, cancers. Et les journaux le relateraient. Témoignages dans les télé. Ni douanes ni frontières n'auraient pu arrêter l'expansion des particules, parties dans un nuage tantôt haut dans le ciel, tantôt rampant à fleur de mer.

Puis, alors que les médias marqueraient le quarantième ou le cinquantième anniversaire de la catastrophe, la terre verrait revenir des bipèdes. Des touristes du macabre, venus observer les intimités figées, les maisons inertes mais encore pleines de bribes de quotidien. Les cafetières maculées de traces de café, les livres ouverts posés à l'envers, les téléphones pas raccrochés et la rouille, omniprésente dans ces ruines prématurées, entre ces murs toujours debout et ces toits encore étanches. Des touristes du macabre, venus côtoyer des vestiges, s'infliger le vertige d'une prise de conscience : ici, là où tout aurait commencé, là où le vent se serait fait le vaisseau de la nébuleuse menace, des gens auraient aimé, des gens auraient vécu, intimes voisins d'une menace si proche d'eux et si lointaine à la fois, si éloignée de ce qu'ils auraient pu envisager. Une catastrophe, du grec katastrophê, signifiant « fin » ou « dénouement » — presque une funeste et obligatoire finalité. Comme si rien n'aurait pu empêcher ces atomes d'aller s'offrir au monde, de convertir les matières en danger, de raccourcir les espérances et les espoirs. Mais puisque la vie s'infilte toujours, les touristes venus observer le macabre entendraient, partout autour, les craquements et les caquètements, les bruits de pattes et des pépiements, les stridulations d'une vie en rémission.

Il pourrait être, une fois, l'explosion d'un réacteur nucléaire. Il pourrait, cela est déjà arrivé, ou il ne pourrait pas. Nous ne savons pas. C'est un risque.



Elodie DOUSSY

« La terre verrait fuir ses bipèdes »





Les œuvres de la catégorie

NO MAN'S LAND



En voilà un chant de guerre, un No Man's Land,
Pas LaLaLand.
L'électricien se fait musicien,
L'ouvrier devient guerrier,
L'ingénieur voyageur,
Et voilà que le bruit s'engourdit.
Le ronronnement du plastique,
Les sifflements s'agitent.
Le ciel se fait gris, se ternit, s'assombrit,
Et voilà que l'acier s'ébranle, décati,
De cette secousse violente, combattit.
La menace est là, elle guette,
Vicieuse, perniciose,
Elle attend, se tient prête.
Toutes ces machines, turbines,
Qui pressent, claquent et pressentent,
Le krach. Pas de Wall Street,
Mais cette termite, cosmique, atomique, celui auquel nous
devons nous tenir prêts.
D'un instant à l'autre, d'une minute comme dirait l'autre,
Se confiner, fermer les fenêtres,
Être assuré, stressé ne pas trop l'être,
Radio allumée, téléphone coupé, porte verrouillée,
L'attente est longue, mais en vaut la peine,
À quoi bon respirer dehors si ce n'est la mort.
Le ciel est gris, argenté noir, pimenté de désespoir.

Les sirènes valsent, toute la commune s'agite et brûle,
Les gîtes hurlent et les maisons hululent !
L'angoisse se saisit, fore, estampe,
Les esprits, tape tape dans les tempes et les ventres,
De chaque ingénieur brun, citoyen à jeun, jeune électri-
cienne, technicienne... garçon, Madame au chignon, une
femme, enfant chéri, aïeul ravi, filleul frustré, papa comblé.
Dans l'air là, confiné pour tous,
Étouffé comme de la bouffe,
Voguent les vestiges du mal,
De cette urgence vitale, pas besoin de carte :
Un deux trois quatre.
L'espoir vivant est toujours là,
Heureusement lui ne meurt pas, se meut, vivant,
Lentement, sûrement,
Se fait une place, existe,
Résiste, résiste.
Prévenir l'explosion,
Un défi réaliste.
Alors à notre tour, de faire de ces fours,
Non plus une menace redoutable, mais un défi mesurable :
À ménager pour notre santé. Protection est notre mission !!

UN MORCEAU DE PAIN ET DU LAIT. UN KALATCH.

Hier, dans la nuit, une explosion a eu lieu dans la centrale nucléaire de Tchernobyl. J'ai entendu mes parents chuchoter dans l'ombre. Ils semblaient inquiets, mais ce sont tus lorsque je suis entrée dans la cuisine pour mon petit déjeuner. Un verre de lait. Un morceau de pain.
Je suis partie à l'école. Le ciel était limpide. Les oiseaux chantaient. Je suis amoureuse de Sergueï depuis mes douze ans. J'ai dix-sept ans maintenant. Je devrais lui dire.
Cependant, l'amour, à l'adolescence, ne connaît pas l'urgence.
Sergueï vit à Tchernobyl.
Il n'était pas à l'école ce matin.
Dans la classe, tout le monde ne parlait que l'accident.
Notre professeur nous a dit de nous taire.
Le gouvernement nous intimait de ne pas nous inquiéter. Comme mes parents. Se taire.
À midi, dans la cour de récréation, alors que je papotais avec mes copines, un oiseau est tombé. Comme tué par une balle en plein vol. Aucun coup de feu. Un silence épais et noir. Le silence de la fumée expulsée par la centrale.
Le silence des cendres.
Deux oiseaux.
Trois.
Quatre.
Le ciel était bleu. La surveillante était toute blanche. Trop blanche. Elle est tombée sur l'asphalte de la cour. Comme les oiseaux.
Froide alors qu'elle brûlait de l'intérieur. Elle réside à proximité de la centrale.
Ma voisine de table s'est mise à vomir.
Nous avons dû rentrer plus tôt de l'école. Sergueï n'est pas revenu de la journée. La radio ne parlait pas. Les oiseaux ne chantaient plus. Mes parents m'imposaient le silence. Un silence épais et noir. Le silence de la fumée. Le silence des cendres.
Les lignes téléphoniques ont été coupées. Impossible de savoir si Sergueï est vivant ou non. Sergueï. Mon Sergueï. J'aurais lui avouer avant.
Je suis devenue adulte au printemps 1986. Le 26 avril 1986 plus précisément.
L'amour, adulte, connaît l'urgence.
Deux jours se sont écoulés. Les feuilles de la forêt de pins sont devenues rouges.
Rouge comme le sang qui ne s'est pas répandu au sol, mais qui est trop blême pour aider le cœur à battre.
Des hommes ont été évacués. Des hommes courent et s'agitent. Des hommes froncent les sourcils. Des hommes se taisent.
Deux jours entiers sous silence. Un silence épais et noir. Le silence de la fumée. Le silence des cendres.
Mon père écoutait ce matin une radio suédoise expliquant avoir relevé des niveaux inquiétants de radioactivité sur son territoire.
La Suède, c'est si loin d'ici pourtant.
En réponse, la Russie vient d'organiser une déclaration. Évoquant juste d'un incendie. Un incendie sous contrôle. J'ai pris mon petit déjeuner en silence.
Un verre de lait. Un morceau de pain.
Un reste du Kalatch confectionné par ma mère hier, le pain aux trois tresses servi aux enterrements. La tresse forme un cercle pour représenter le cycle de la vie.
Je n'ai plus le droit de jouer dehors. Surtout lorsqu'il pleut. C'est dangereux la pluie disent mes parents.
Le 5 mai. Soit 10 jours après la catastrophe, la centrale a arrêté de rejeter son poison. La contamination de l'air a persisté. Où est Sergueï?



Arts littéraires

Les œuvres de la catégorie

Sergueï est revenu.

Il m'a raconté la nuit de l'accident. Avec ses copains, il a dansé au rythme des flocons de l'explosion et de l'incendie. C'était joli, selon lui. Presque joyeux.

Et puis son père l'a sommé de rentrer immédiatement et l'a traité d'inconscient.

L'inconscience, c'est l'innocence des barbes à papa et de la jeunesse.

L'inconscience, c'est sentir, à l'aube, des chatouilles d'allégresse.

L'inconscience, c'est la paix de l'âme et ne pas connaître les armes.

L'inconscience, c'est la paix du cœur et ne pas comprendre les larmes.

L'inconscience, c'est quand les veines battent d'une vie sans heurts et sans peur.

L'inconscience, c'est s'endormir, à l'aurore, sans penser à la mort et à ses horreurs.

On a perdu l'inconscience cette nuit-là.

On a perdu l'enfance à Tchernobyl ou à Hiroshima.

J'ai demandé à Sergueï de m'embrasser. Je n'aurais pas dû, mais lorsqu'on est adulte, on connaît l'urgence de l'amour.

Le silence a été brisé par les hurlements des hauts parleurs placés sur les fourgons militaires. Ils répétaient en boucle le même message. Nous devons tout abandonner. Nous devons changer de vie en moins de 24h.

Près de 350.000 personnes ont été évacuées. Un périmètre de 30 kilomètres autour de la centrale a disparu de la carte. Plus de vie. Plus d'envie. Plus de rêves.

Sergueï pleure d'avoir dû abandonner son chien dans leur exil. Il ne cesse de répéter qu'il va retourner le chercher. Qu'il n'est pas mort. Que c'est un survivant comme lui. Que c'est un survivant, lui.

Le père de Sergueï travaillait à la centrale. Il appartient à ceux que l'on appelle les liquidateurs, ceux ayant cherché à empêcher la propagation du nuage radioactif. Ceux ayant cru que l'on pouvait «décontaminer», que l'on pouvait réparer. On ne peut pas réparer les terres mortes. On ne peut pas nettoyer les vivants. On ne peut pas réparer les futurs morts.

Les liquidateurs, ce sont les héros. Les héros vains, car déjà vaincus.

Ils ont perdu face à un ennemi invisible: l'uranium.

Ils ont perdu face à un ennemi invisible: la bêtise des hommes.

«Les imbéciles, dit Sergueï. Se battre contre le vent!»

Son père est mort. Sa mère l'a porté. Touché. Embrassé. Elle est tombée malade.

Au petit déjeuner, j'ai mangé du pain contaminé. Bu du lait radioactif. Je n'aurais pas dû.

J'ai 19 ans maintenant, Sergueï m'a offert une bague de fiançailles. On sait que c'est urgent de s'aimer.

C'est son oncle qui l'a emmené à l'autel le jour de notre mariage. Sa mère est partie depuis longtemps. Son oncle a continué à travailler dans le réacteur à côté de la centrale pendant des mois. Sans équipement. Il est mort à quarante ans. Cancer.

L'autre jour, j'ai entendu un scientifique parler de l'uranium. Il comparait chaque atome d'uranium avec une balle. Une balle qui pénètre le métal, le béton. La chair. Je vis près d'un champ de bataille. Les fusils n'arrêtent pas de tirer. Des snippers d'uranium. On parle de 50000 années. 50000 ans avant que la terre soit pacifiée. Une guerre de 50000 ans. La zone autour de la centrale demeurera un no man's land. S'y rendre c'est prendre le risque d'une balle perdue.

Pendant quelques années, mon Sergueï allait bien. Puis d'un coup, d'un claquement de barillet, le cancer l'a emporté. 26 ans. Notre fille était partie avant lui. Cancer de la thyroïde elle aussi.

Ses deux tresses qui faisaient danser mon cœur de maman.

Sa frimousse souriante et confiante. Innocente. Mais pas un seul jour insouciante. Trop consciente.

Sa bouche gourmande à la table du petit-déjeuner.

Elle boit son verre de lait.

Elle mange son morceau de pain.

Ce matin, j'ai perdu une poignée de cheveux.

J'ai confectionné un Kalatch.

Un pain des morts.

8 millions de personnes résidaient dans la zone contaminée. Impossible de connaître le nombre de décès provoqués par la catastrophe. En 2006, l'ONG Greenpeace avançait le chiffre de 100000 morts. Le taux de cancer de la thyroïde chez les enfants du Sud de la Biélorussie a été multiplié par 100.

Une catastrophe sans témoin et sans héros.

La centrale a continué de produire de l'électricité jusqu'en 2000 avant qu'une calotte ait été déposée sur le cercueil entourant le réacteur nucléaire. On a cherché à enfermer la radioactivité. Ailleurs, ce sont les déchets nucléaires qui sont enterrés.

Ils ont perdu face à un ennemi invisible: l'uranium.

Ils ont perdu face à un ennemi invisible: la bêtise des hommes.

Heureusement, la flore reprend ses droits. La faune aussi. Sans les hommes, la nature s'épanouit, dans le no man's land, on croise des ours, des bisons, des loups, même des lynx. Les descendants du chien de Sergueï.

On ne se méfie plus. Des touristes arrivent par bus entiers. Ils se prennent en photo dans mon ancienne cours d'école abandonnée. L'homme se croit de nouveau tout puissant. Invulnérable. Inconscient. Insouciant. Pourtant, en 2020, les champignons sont toujours contaminés.

La terre est condamnée, mais le niveau de vie est faible chez nous et, dans les zones rurales, c'est le sol qui nourrit.

Le lait.

Le pain.

Un Kalatch.

Le pain des morts.



Laurenn MAINGUY

« Un morceau de pain et du lait.
un Kalatch »

Remerciements

À tous ceux présents dans ce recueil :

Erwan ABDOURAZAKOU, Gabrielle ALEZRA, Olivier AMBLARD, Maéva ANTONIOTTI, Evelyne ARNAUD, Artimuse, Claire AURIFEILLE, Kamilla AZIMOVA, Vanessa BAEGNE, Yohann BAILLY, Claire BARIT, Kévin BARREAU, Lydia BAUSSAC, Charlie BAYLE, Brandon BECOUSSE, Charlotte BEGHUIN REVOL, Ilan BENDJABALLAH, Élodie BERAUD, Victoria Bertrand Legier, Diane BETHENCOURT, Sarah Bezzaz, Fabienne BOCHU, Marina BOGACHEFF, Cassandra BONAMI, Clothilde BORNHAUSER, Virginie BOSSIÈRE, Philippe BOTELLA, Sandrine BOUVIER, Paul BRUN, Nicole BRUN, Sylvie BRUNEAU, Olivier CABRERA, Béatrice CAMALLONGA, Annabelle CAMPILLO, Emmanuel CANTEAU, Aurélien CAPY, Céline CEPHISE, Louise CHAPUIS, Téva CHEUNG, Christelle CHEVALLIER, Ludovic CITTÉ, Steve CLASTRIER, Lisa CLAUDE, Marie COHUET, Hervé COIGNOUX, Jean COLLIN-SATRE, Manuel COLSON, Laurence COTREL, Léane Coudray, Christian COUNORD, Mano COURBIÈRE, Anthony CRETON, Pascal CUINIER, Pascale CUISINIER, Emilie DARET, Brigitte DAULT, Jim DAVERY, Corine DAVID, Sandrine DAVIN, Aljandra DEL RIO MOL, Julien DELAUNAY, Thierry DELOTTIER, Alexandre DEMOUGEOT, Julie DEVIN, Ellis DICKSON, Elodie DOUSSY, Silver DRAKE, Aline du CHAPELET, Dominique DUBOIS, Catherine DUBOIS, Maria DUCASSE, Cyril DUCHATEAU, Kyllian DUHEM, Cécile DUPUY, Jean-Yves DURBIZE, Claude DUSSERT, Enolie, Loïc ESPARON, Laurent ESTREBOU, Johan ETHEVE, Marie FERRARI, Louise FERRY, Alix Filipowicz, Sarah FLORENCE, Florian FOUCAUL, Sophie FOURCADE, Esther FROGER-ROBERT, Anne-Marie GAFFAJOLI, Hélène GALLE, Nikhola GALVA, Bruna GARCIA, Sandra GARDENT, Sylvain GARDÈRES, Denis GARNIER, Romain GATTONE, Monia GAUTIER, Christophe GEORGET, Christine Germant, Jessica GIRARD, Romélie GIRON, Angélique GONTHIER, Biba GONY, Véronique GOURDIN, Nicolas GOVIN, Line GROSOL, Jaqueline GROUIN, Jean-Michel GUIART, Caroline GUIZOUARN, GUS, Alain HANNECART, Mathieu HAUGUEL, Sonia HIVERT, Elodie HOREAU, Florian HORRU, Yue HU, Mahana HUMBERT, Thomas HUSAR-BLANC, N JIWO, Hudes KAGANOW, Barbara KELLER, Nicolas KIEFFER, Hawa KONATE, Xavier LACAZE, Philippe LANCASTEL, Jean-Louise LaPINTE, Claire LAVICTOIRE, Anne-Marie LE FLOCH, Sophie LE ROUX, Emilee LECK, Olivier LEFRANCQ, Luc LEGENDRE, Solenne LEGRIS, Stéphanie LELOUP, Art LEMANOÉ, Sabrina LENOIR, Sophie LENORMAND, Louis LERAY, Carine LESAGE, Nicole LEVEQUE, François LIBERE, Sylvie LIEVENS, Nathan LIMBOS, Simon LOUP, Laurenn MAINGUY, Daniel Makengo, MARCHARD, Anne MARGUET, Thaïs Maria, Fernand Mariassoucé, Ezequiel MARTINEZ LIASER, Pascal MATHIEU, Amélie MAULION, Annabelle MERLOT, Monique MERT, Valérie MICHEL, Philippe MINOT, Florence MIRVAL, Mikky MJANDALI, Litchi MOON, Gilbert MORALES, Mélanie MOREL, Marianne MORELLI, Lucas MORIN, Claire MORRIER, Mikky MUANDALI, Benjamin MURAT, Delphine NAIME, Murielle NAITALI, Bernard NAU, Myrna NEROVIQUE, Xavier NICK, Pierre NIGAULT, Peggy NULLANS, Sandrine OLIVIER, Fadwa OUBAHLI, Esther ROUDMANOVITCH, Anne PAPALIA, Isabelle PAYEN SALLET, Jessica PEREIRA DO VALE, Marie-Christine PERELADE, Laure PERRIER, Sarah PERRODY, Jessica PERRY, Laura PERRY, Léa Marie Élodie PERSEE, Lydia PIAZZINI, Eve PINEL, Mikaël PLOCQUES, David POCHIC, Maryline Pomian, Chantal PORTAZ BIANCARELLI, Marie PRADIER, Rachelle PRIGENT, Anne-Marie RADULESCU, Stéphane RAGET, Ary RAMOS, Irina RASATA, Sylvain REYBAUT, Michel REYNAUD, Mélanie RIBEIRO, Françoise RIVA, Stéphanie ROBA, Amanda ROBERTSON, Angélique ROCHE, Bernard ROMAIN, Constance ROUSSEAU-BRESSAN, Isabelle PAYEN SALLET, Jeanne SASSIER, Marie SCHERER, Mathieu SCHUE, Isabelle SCOTTU, Matthieu SENE, Elisabeth SIMON, Pierre-Michel SIVADIER, Christel SOUBEYRE, Florence TABOU, Corine TARDIEU, Olivier THALY, Lou THEVENON, Marine TIBERGHIEN, Lionel TORRES, Marie-Laure TOURNIER, Anne-Sophie TOUTAIN, Danièle TRIGALET, Ange VALES, Patrick VANDEN, Jeanne VERON, Valérie VIAL, Aurore VIARD, Cyrielle VIAUT, Laure VIEUSSE, Jérémie VIRMOUX, Myriam WAELE, Laurence WAGON, Paujol, Nimshitha WARNAKULASURIYA, Lisa WHITE, Jean-Marie WILLEM, Quentin WINSTEL, Joelle WIRTZ, Olivier WOIPPY, Dominique ZÉDET, Orane ZMANTAR.

Merci aux membres du jury pour leur implication :

AFPCNT :

Laurianne BELLETERRE, Laurence BONHOMME, Franck BRACHET, Boris CALLOT, Christian CHICOT, Christian DEPRES, Bernard GUEZO, Christian KERT, Céline LEFLOUR, Johanna LEPLANOIS, Anne-Marie LEVRAUT, Michel LUZI, Myriam MERAD, Patrice SCHOEPPF, Ghislaine VERRHIEST-LEBLANC.

Direction Générale de la Prévention des Risques/MAPPROM :

Matthieu MENO, Vincent PUVIS, Julie RICHARD

Direction Générale des outre-mer :

Camille DAGORNE, Karine DELAMARCHE, Olivier JACOB, MARIE PAPDOPOULOS

Ville de Paris :

Pénélope KOMITES, Anaïs LEFRANC MORIN

Collectivités de Corse :

Charles BALDASSARI, Alain SANTONI

Artistes :

Sylvine FERRANDIS, YANN Rineau, Thierry SANTONI, Clara VILLAR.

Et à tous les autres participants :

MERCI !

Rendez-vous pour la prochaine édition !



Art & Risk

Site de l'AFPCNT : www.afpcnt.org

Publication mars 2025



Soutenu par



Conception et réalisation :  Mayane